



libre dans les Cachots.

*L'amour et la Vertu
d'un et d'autre costé
Le courage dispute
avecque la beauté.*

avec Privilege du Roy.



et ferme entre les armes.

~~L. F. A. 99~~ LA
GENEREUSE
ALLEMANDE

O V
LE TRIOMPHE D'AMOUR.
TRAGI-COMEDIE
MISE EN DEUX IOVRNEES.

Par
LE SIEVR MARESCHAL.

Où sous Noms empruntez, & parmy d'a-
greables & diuerses feintes est représentée
l'Histoire de feu Monsieur &
Madame de Cirey.

PREMIERE IOVRNEE.



A PARIS,

Chez PIERRE ROCOLET, au Palais, en la
Gallerie des Prissonniers, aux Armes de la Ville.

M. D. C. XXXI.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.





A MONSIEVR,
MONSIEVR DE PVYLAVRENT,
GOVVERNEVR ET LIEVTENANT
General pour le Roy, ez Ville & Châ-
teau d'Amboise, Conseiller M^e. de la
Garderobbe de Monseigneur le Duc
d'Orleans Frere vnique de sa Majesté,
& premier Escuyer de feu Madame.



MONSIEVR,
CETTE GENEVEUSE
ALLEMANDE que ie rends
Françoise, & quil'a tousiours esté en ses ver-
tus & en son courage, vient assseurer deffous vos-
tre protection l'honneur qu'elle a receu sur le
Theatre, & l'accueil que le Peuple luy a fait à
à ij

EPISTRE.

*sa premiere veüe. C'est une nouvelle Ama-
zone, qui quitte aussi librement son pays que la
gloire de ses exploits, pour voir son Alexandre,
& mettant à vos pieds tout son orgueil, vous
adorer comme le Tableau viuant de la Genero-
sité. Par cette vertu seule elle connoist toutes
les autres qui font un si beau meslange en vos-
tre esprit & dedans vostre cœur, & iure à ce sie-
cle si corrompu, où mesme la vertu ne se peut
faire aymer comme vous sans miracle, que pour
estre courtois, sage, moderé, liberal, affable, vail-
lant, considéré & considerable tout ensemble, il
ne faut qu'estre genereux comme vous l'estes.
Je pense l'entendre, MONSIEVR, qui se plaint
doucelement à vostre modestie de ce que vous
rougissez en cet endroit, & que vostre courage
ayant pû meriter tant de loüanges, vous n'en
ayez pas assez pour les écouter. Si c'est une
iniure qu'elle vous fait, de loüer en vous seul les
perfections que tout le monde admire avec elle, &
si la moderation de vostre humeur pretend à fai-
re passer son dessein pour une faute, pour le
moins elle est si honneste & si indiciense, que vous*

EPISTRE.

ne sçauriez vous en offencer, sans vous desobliger vous-mesme. C'est par là qu'elle ose bien vous combattre; & pour témoigner vn effect de son courage plustost que de sa temerité, encore que ie la tiennne à vos pieds, & qu'elle vous confesse son vainqueur à qui elle offre toute sa gloire & tous ses triomphes, c'est avec vn visage aussi assuré que le vostre est doux, & le mesme qui reçoit les communes acclamations qui suivent les victoires. Elle ne seroit pas cette genereuse Amazone, qui a releué l'honneur de son sexe en conservant celuy du nostre en son cher Aristandre; & moy mesme qui ay tâché de la faire reuiure au mesme siecle quil'a perduë & la pleure encore, ie ne la connoistrois pas bien, si elle se rendoit si lâchement, que de n'oser loüer sa défaite & celuy qui la surmonte. N'esperez doncque pas, MONSIEUR, d'obtenir sur elle vne victoire muette; & pour ce cœur qu'elle vous tend, & qui fut autrefois le Dieu des plus grands Capitaines & des plus parfaits Amants, ne pensez pas que ce soit vn prix raisonnable qu'un honteux silence. Ou si par vn plus haut respect vous la

EPISTRE.

forcez à taire ingratement ce que le Monde le
 plus reculé ne deueroit iamais ignorer, & que per-
 sonne ne pouroit dire assez dignement; elle n'a
 qu'à vous presenter ses Armes, où vous estes gra-
 ué aussi superbement que dans son cœur, & où
 vous portant eleué dans vos plus belles actions,
 vous paroissez également victorieux. On y
 verra en un endroit l'Isle de Ré, qui semble re-
 muer tout son riuage, & s'auancer en Mer, pour
 receuoir plustost & par des signes apparens d'es-
 perance & de ioye, l'honneur & le secours que
 luy apporteroient tant de braues Argonautes, qui
 sous la genereuse & fidele conduite de ce grand
 Marechal de Schomberg, passerent contre l'o-
 rage, entre les escueils, les vents, la mer, l'air, &
 le feu, pour gagner un peu de terre & beaucoup
 de gloire. Icy d'un mesme coup vous domtez la
 Mer & les Ennemis; là vous vous surmontez
 vous-mesme & la creance de ceux qui vous
 voyent, dont les vns meurent, les autres crai-
 gnent, & tous generalement vous admirent. En
 tous ces lieux vostre courage ne peut estre com-
 paré qu'à celui de ce Mars victorieux, dont

EPISTRE.

Vous suiviez plustost l'exemple que les étendars,
 qui plus estonné de vostre valeur, que glorieux
 d'une si haute & heureuse entreprise, au milieu
 des coups & de la victoire, parmy vn nombre
 éleu d'honnestes gens, qui se ietterent volontai-
 rement dans le peril, & grossirent sa flotte, où
 l'on conta autant de Capitaines comme de sol-
 dats, auoia que vostre seul age se pouuoit def-
 fendre contre vos merites & les vœux de toute
 cette Troupe, & s'accorder avecque vostre mo-
 destie pour vous dispenser d'en estre le Iason.
 En vn autre costé la Rochelle encore orgueil-
 leuse se mire en son Port; elle se plaist de
 voir comme imprimez en la surface de la Mer
 ses nouveaux bastions, & tant de Forts qui com-
 mandent l'un & l'autre riuage, dont l'ombre
 seule semble se menasser dessus l'eau; & conside-
 rant la Digue naissante, elle pense voir sortir
 quelque monstre & s'éleuer de mer, pour luy fai-
 re peur avecque ses cornes, que celles d'une Lu-
 ne qu'elle attend, doiuent à son aduis abbatre par
 vn seul reflux. Cependant on se tient couuert de
 part & d'autre; ceux-cy n'attaquent guiere, ceux

EPISTRE.

là ne se deffendent pas beaucoup. Il semble que la guerre soit paisible; on ne remuë rien, que des pierres & de la terre pour éleuer des Redoutes & des Forts; tous les coups qu'on entend, horsmis quelques volees de Canons, ne sont que de bêches & de marteaux; de tous les soldats qui travaillent on n'en voit que ceux qui se sont faits Inge-
nieurs & Piöniers, & d'autant que les autres ont ouï dire à la fable que les Dieux bâtirent Troye, ils ne dédaignent pas d'estre Massons. Mais vous, MONSIEUR, qui ne pouuez reposer dans la guerre, bien que la guerre pour lors à n'en point mentir parust estre vostre repos, émeu de courage autant que d'amour & de fidelité à suiure cét incomparable Prince, qui n'estime & n'ayme rien tant que vous, comme il ne hayt rien de plus que l'oysiveté & la mollesse; & honteux de n'auoir affaire & ne parler qu'à des murailles, vous soustenez les plus insolents des Rebelles, que le courage d'un si vaillant Prince fait sortir sur luy. C'est en cét endroit qu'on vous voit avecque les plus belles marques de la gloire, on connoist en vos yeux, bien qu'ils ne soient que grauez ou

EPISTRE.

portrais, que vous n'estes pas moins ialous de l'honneur & de l'intérest de vostre Maistre que du vostre propre; & pour combattre dignement devant un Dieu, vous faites des efforts plus que de l'homme. En ce combat si inegal où le nombre faillit cent fois d'estre plus fort que la Vertu, on iuge assez à vous voir remuer à tout, que vous vous souciez peu de vous perdre pour conseruer vos Amis. L'un y demeure toutefois, moins à l'auantage des Ennemis qui vous environnoient & vous couuroient de l'ombre de leurs armes, que pour éleuer vostre ardeur & vostre pieté à une gloire que la seule Vertu pouuoit inspirer en vne occasion si chaude. Car ne pouuant vous rendre aux vostres qui s'estoient iettez à la retraite, & laisser entre les mains de vos ennemis vostre cœur & vostre ame dans le corps mort d'un Amy; à vous voir comme vous le retirez, vous témoignez par un mesme effect & de pieté & de courage, que vous estes le seul qui aymez l'homme après qu'il ne l'est plus, & que la mort n'a point de droit sur une affection si genereuse que la vostre. Voila, MONSIEVR,

EPISTRE.

ce que la renommée ne peut taire, & que la vérité publie; & qui pourra connoistre comme vous sçauiez aymer, il sçaura combien vous estes aimable. Il treuuera le charme, apprendra le secret de cette douce force qui tire les cœurs à vous, qui n'est qu'en vostre generosité, en vos humeurs, & en vostre amitié: Et s'il est permis de foïiller le sein de ma **GENEREUSE ALLEMANDE**, qu'autre que vous n'est pas seulement digne de toucher, où par vne seconde & glorieuse vie vous vivez encore en vostre Image, & où l'amour du seul trait de l'imagination vous a bien mieux représenté que vous ne l'estes sur ses Armes, on decouurira mille appas que vostre esprit tient en reserve dedans vostre cœur, & qui sont aussi puissants que vostre presence en est vn agreable. Par cette connoissance on iugera s'il est possible de se conseruer vn cœur à quiconque ose se hazarder de vous voir, de vous ouyr, & de vous pratiquer; & de moy ie puis dire, après vous auoir bien estudié, qu'il y a tant de plaisir à se laisser vaincre de la sorte, qu'on vous est redevable & vous doit-on remercier de l'hon-

EPISTRE.

neur qu'on vous rend. Pour se deffendre de vos coups ce n'est pas assez que d'estre barbare, il faut estre aveugle & sourd tout ensemble; & ce mauvement agreable qui vous gagne les volontez d'un chacun, force les Grands, & excuse les plus Petits. Aussi certes ie ne croy pas que l'on puisse nommer temerité en moy, une action si necessaire qu'un grand Prince met au nombre de ses plus belles vertus, & qu'un chacun doit prendre plustost pour un effect de son iugement, que pour un don de la Faveur, dont vous estes le digne obiet, & que vous avez aujourdhuy changée en Iustice & en Liberalité, pour faire deux vertus d'un vice. Comme vostre fidelité & vos services rendent iuste l'honneur que vous receuez de SON ALTESSE, vostre vertu qui se fait tant d'adorateurs, se doit également partager entre tous leurs vœux, souffrir ceux des Petits, comme répondre à ceux des Grands; & faire ainsi que le Soleil, qui étend ses effects, bien que d'une diuerse force, sur le sable, & les diamants. Ie ne doute pas, MONSIEUR, que vous

EPISTRE.

n'ayez ces considerations, & encore de bien plus nobles, qui toutes prétent l'aide à mon desir, & me font esperer l'entrée dans vos bonnes graces, qui est le seul poinct où aspire ma fortune, & de quoy ma genereuse Amazone vous supplie en ma faueur. Si ie ne suis pas de moy-mesme assez considerable; elle a des qualitez en elle que vous connoissez, & de sa naissance & de ceux qu'elle a fait naistre, qui vous pourront obliger bien plus puissamment que tous mes Vers, à m'honorer de vostre estime, & recevoir en vos faueurs & en vostre protection,

M O N S I E U R,

Vostre tres-humble, &
tres-obéissant seruiteur,
A. M A R E S C H A L.



A

MONSIEVR MARESCHAL,

Sur le sujet de la GENEVEUSE
ALLEMANDE.

STANCES.



Oyant à ta Camille vn sinoble courage,
La flamme aux yeux, & le fer à
la main,

Qui scauroit hors de ton ouvrage
Si c'est une Allemande, ou si c'est le Romain?

Son Aristandre y tient vn si haut rang de
gloire,

Et tu le fais l'obiet de tant d'amour,
Que j'aurois douté de l'Histoire,
Si les moins curieux l'ignoroient à la Cour.

Quelques si noirs cachots où tu le fasses viure,
La pureté des traits que nous lisons
En ces beaux endroits de ton Liure,
Nous fait voir des appas dans l'horreur des
prisons.

Mais lors que tu luy rends un plus pieux
office,
L'amour produit des effets si puissans,
Et ton stile a tant d'artifice,
Qu'en le tirant des fers, tu captives nos sens.

DE ROTROV.



A

MONSIEVR MARESCHAL.

EPIGRAMME.


H *Eureux ornement de nos iours,
Que ton trauail est plein de charmes,
L'Amour y treuuera tousiours
Plus de gloire que dans ses armes;
Lors qu'il veut blesser ou guerir,
Tu le sçais faire discourir
Avec tant de douces merueilles,
Que ce superbe triomphant
Tire ce plaisir de tes veilles
Qu'il n'est plus pris pour un Enfant.*

DV RYER. Paris.



A

MONSIEVR MARESCHAL
STANCES.

 *Ve tes vers enfantez d'un esprit Ange-
Ont de charmans appas ! (lique
Il faut estre malin, enuieux, & Critique,
Pour ne les priser pas.*

*Ces diuins ornemens qu'on cherche en l'Art d'es-
Y sont en un tel poinct, (crüe
Qu'on verra nos esprits par desespoir te dire
Qu'ils n'y pretendent point.*

*Ie sens en les lisant mon ame si rauie
De leurs rares douceurs,
Que ie ne croy plus rien digne de mon enuie
Au pouuoir des neuf Sœurs.*

S'il

*S'il me faut arriuer à cette politesse
Dont on les peut vanter,
A ma confusion, MARESCHAL, ie confesse
Que i'ay bien à monter.*

*Pardonne donc icy les deffauts de mon style;
Sans me desaduoir;
Il faudroit des discours d'Aristandre à Camille,
Afin de te louer.*

LE BRVN.





A
MONSIEVR MARESCHAL,
Sur la GENEREVSE ALLEMANDE.
STANCES.



*Vi pourra dans ta Scene entendre
Ten incomparable Aristandre,
Confessera-t'il pas, s'il est iudicieux,
Qu'il parle aussi bien que les Dieux?*

*Qui ne croira voyant Camille
S'armer pour surprendre vne Ville, (main,
Que vangeant tant de torts sur vn Ducinhus-
Elle a surpassé le Romain?*

*Et que pouuant tout par ses charmes
Sans le ministere des armes,*

Son courage qui fuit de vaincre lâchement
Voulut surmonter autrement.

Mais parmy ces doctes miracles
Il me semble que j'entends Vachles,
Glorieux du combat où finirent ses iours
Tenir en mourant ce discours.

Souffre, orgueilleuse Cloriande,
Sans me blâmer, que ie me rende
A l'effort de ces coups, qui sont victorieux
Plus que les appas de tes yeux.

Admire plustost mon courage
Qui s'honore de son naufrage; (cœur
J'entreprends Aristandre; & faut-il pas du
Pour s'opposer à ton vainqueur?

Toy, le plus capable Genie
De ceste docte Compagnie
Qui fait viure un Mortel encor après la mort,
Que tu m'obliges en mon sort!

Tu fais sur une mesme trace
Venir ma gloire & ma disgrâce,
Tu conspires en vain avecque mon destin,
Vous deux m'honorez par ma fin.

Malgré la tienne & son envie
Je treuve une immortelle vie,
Et mon nom doit durer autant que l'Uniuers
Dans tes incomparables Vers.

N. B.





ARGUMENT.

LOVYS DV CHASTELLET, quand il vivoit fut Baron de Cirey, & pour dire tout en vn mot, vn des plus genereux Seigneurs, de tous ceux que la naissance & la gloire ont eleué & noury sous cét honorable Nom. La plus vieille & longue memoire témoignera que cette illustre Maison, pour estre tirée de Princes & de ces Esprits puissans qui ne reconnoissent la Terre que par où ils y commandent, n'a donné aux siecles passez, & au nostre encore aujourd'huy, que de grands Personnages & de ces Heros, que la flatteuse Antiquité auroit mieux appelez des Demy-Dieux. Il n'est pas de mon dessein ni de mon pouuoir en cét endroit, de r'apporter les genereuses actions de celuy-cy, ni ce qu'il fit aux guerres de Poloigne & de Hongrie, la faueur qu'il eut auprès de l'Ar;

ARGUMENT.

chiduc Maximilian, de ce temps-là Roy de Po-
loigne, & de son frere l'Empereur Rodolphe,
dont le premier le retint de sa Cour, autant pour
l'admirer comme pour s'en seruir, & l'éleua aux
premiers & plus honorables degrez de l'ambi-
tion. La longue fuitte de perils & de trauaux qui
ont rendu encore sa gloire plus grande, deman-
de vn ordre moins contraint, & plus d'espace que
ma plume n'en peut prendre icy, pour se ietter
dans vne course si haute & si belle. Mille actions
où la gentillesse Françoisse s'est ioüée avecque la
valeur, ont fait de sa vie vne Histoire aussi diuer-
se comme glorieuse, qui n'attend que les Liures
& ce qu'il me faut de loisir pour les composer; &
i'ose dire qu'elle est telle, qu'on la feroit passer
pour vne de ces Fables agreables, qui furent le
ioüet des Curieux & l'ouurage des Sages, & que
sur ma parolle nostre siecle auroit bien peine
d'approuuer, s'il ne la preuuoit & luy-mesme n'en
estoit tesmoin. C'est assez que ie die pour ce
coup, que i'ay voulu couvrir toutes ses qualitez
& ses perfections sous le nom d'Aristandre, &
deffous celuy de Camille les vertus incompara-
bles D'VRSVLE RVDES DE COL-
LEMBERG, sa femme, & l'honneur de
toutes les autres. C'est elle qui a fait connoistre
à la posterité iusqu'où se peut porter l'esprit & le
courage d'un sexe si foible; qui pour estre sortie

A R G U M E N T.

d'une des premières Maisons de la Franconie, avecque cette grace & sa beauté qui la rendoient recommandable aux yeux de toute l'Allemagne, fut autrefois tout l'ornement de la Cour de Rodolphe, & depuis par de plus fortes vertus, & par les effets genereux de son courage se fit reconnoistre l'Amazone de l'Europe. La France qui semble estre le berceau d'Amour, & le lieu où les Dames sont en leur plus viue force comme en leur plus grand éclat, ayant admiré en Camille des perfections, qui alloient autant au delà de toute creance possible que des vertus ordinaires de son sexe & de sa Nation, rait à l'Allemagne ce fruit étranger par les mains d'Aristandre. Ce Seigneur l'auoit veüe à Prague, chez son Oncle Mironte, homme d'autorité, puissant d'amis & de moyens, & sans parler de ses plus basses dignitez, premier Conseiller de l'Empire. Aristandre après la veüe en est amoureux, il la recherche, elle luy est promise. Mais comme il estoit pour faire hâter les apprests de son mariage, Adrasle son intime Amy & frere-d'armes arriue en ce lieu, pour y leuer quelques Troupes de gens de pied qu'il deuoit mener en Hongrie. Ce Colonel Polonnois vient voir son Amy, & étonné de la resolution qu'il auoit, de se lier d'un nœud quelquefois aussi difficile à dénouer comme impossible à rompre, & tousiours insuppor-

A R G V M E N T.

table à vn homme comme luy , qu'il connoif-
 soit d'amoureuse complexion, autant facile com-
 me changeant en amour , avecque peine le tire
 de Prague , pour luy faire voir encore vne fois
 auant que de se marier, leur Maistre commun Ma-
 ximilian. Pour aller en Hongrie, ils tirent pre-
 mier en Poloigne , où les soldats d'Adraсте
 auoient leur rendez-vous ; & pour aller en Poloi-
 gne ils passent par le Duché de Sylefie , & vont
 treuuer le Duc qui se tenoit pour lors dedans la
 Ville d'Aule. Là Aristandre est tres-bien receu
 du Prince Coryleon, qui l'auoit connu en Hon-
 grie, & encore mieux de sa femme la Duchesse
 Roseline , qui l'ayma iusques à ce poinct qu'il
 pouuoit tirer d'elle tout ce qu'il en eust voulu.
 C'estoit peu toutefois, si l'amour ne se fust pas
 glissé plus auant. Coryleon auoit vne Sœur ap-
 pellée Cloriande , belle & parfaite autant qu'elle
 la pouuoit estre pour ne ceder en beauté à nulle
 autre qu'à Roseline , & sur laquelle pourtant elle
 l'emportoit d'esprit & de subtilité , perfections
 qui luy faisoient vn aduantage glorieux sur toutes
 les Princeesses de son siecle , & que la ialousie pour
 ce coup tourna à la malice. Roseline qui ne luy
 cachoit rien , & qui pour l'auoir obligée par mille
 seruices viuoit avec elle dans vne asseurée con-
 fidence, l'auoit mesme employée en ses amours,
 qui iusques là auoient assez bien reüssy. Mais en-

A R G V M E N T.

fin Cloriande, par la communication trop familiere qu'elle auoit eüe avec Aristandre, se sentant touchée pour luy du mesme mal qui possèdoit sa Belle-Sœur, & n'en pouuant tirer la satisfaction qu'elle croyoit que Roseline en receuoit, pratique sa perte auprès de Coryleon. Elle prit son temps avecque mesure, & lors qu'Aristandre estoit déia parti de la Cour de Sylesie, en intention de reioindre Adraсте, qu'il auoit enuoyé deuant, & qui le deuoit attendre en Poloigne. Le Prince aduerty par sa Sœur, des plus secretes actions qui s'estoient passées entre sa Femme & Aristandre, après auoir déchiré l'vn & l'autre d'iniures & de menaces, & jetté tout son fiel & sa furie contre Roseline, ne luy fait pourtant autre mal, que de l'enuoyer seule en vne Maison forte, assez près de la Ville. Ce fut à la priere & par l'aduis de Cloriande, qui ne vouloit pas tant sa perte, comme l'empêcher de voir Aristandre à son retour, auprès duquel elle esperoit de prendre cette mesme place que sa Sœur auoit acquise. Pendant l'absence d'Aristandre elle est importunée des poursuittes amoureuses d'un jeune Seigneur de Sylesie, appelé Vachles, qui pour cette amour mesme qu'il luy portoit trop audacieusement, auoit esté contraint de quitter son pays natal, afin d'échapper aux menaces de Coryleon, qui luy auoit deffendu absolument de porter ses

A R G V M E N T.

yeux si haut. Ce mal-heureux Amant, disgracié de sa Maistresse, & encore plus de son Prince, s'estoit jetté en la protection & au service du Duc de Brundhzuichz, auprès duquel il sceut si bien ménager ses affaires, qu'il l'enuoya depuis Ambassadeur en Sylefie, où il eut encore moyen de continuer ses amours sous cette qualité qui le couuroit. Aristandre retourné dans la Ville d'Aule, & treuuant le tout changé contre l'ordre de ses esperances, treuve encore lors qu'il y pensoit moins, matiere d'un combat contre l'Ambassadeur. Cettuy-cy preuenant par vne lâcheté honteuse le genereux dessein de nostre François, l'attaque la nuict à main forte, à l'heure qu'il se retiroit en son logis après le Bal, avecque tant de honte, & si peu de courage, qu'au lieu de l'assassiner comme il pretendoit, il demeura luy-mesme mort sur les carreaux, & cinq ou six des siens ou tuez ou blesez. Toute la Ville est en tumulte; Aristandre se fortifie en son logis, où sans doute sa resistance, & son courage qui le portoit à tenir contre tant d'Ennemis, l'eussent fait perdre, s'il ne luy fut arriué vn secours comme diuin, & d'où iamais il ne l'eust attendu. Ce fut Camille qui le retira de ce peril, trauestie en homme pour le chercher, sur tant de mauuais songes qu'elle auoit faits depuis son départ, qui ne luy predisoient pas moins que sa rüine. Elle

A R G V M E N T.

estoit arriuée ce iour mesme dedans Aule , où elle auoit apprist tout ce qui s'y estoit passé touchant les amours d'Aristandre, qu'elle vit mesme à ce Bal qui se tint la nuict , avecque tout loisir ou plustost mille impatiences de considerer tant de pas & tant d'actions estudiées , où son perfide se porta afin de plaire à Cloriande , & qui furent le suiét de sa querelle avecquel Ambassadeur. Camille doncque reuenant du Bal , entend le bruit que le Peuple faisoit autour du logis d'Aristandre: Elle le voit combattre , le reconnoit; & lors qu'il estoit pressé de ses Ennemis, en sorte qu'il ne pouuoit plus que mourir ou se rendre, malgré tout le dépit qu'elle auoit contre luy , & qui luy auoit fait iusqu'icy desirer sa perte, elle l'assiste neantmoins , fait cesser le combat , & va prendre parole de Coryleon , sur la foy duquel Aristandre se rend au Chasteau qu'il reçoit pour prison. Cloriande fâchée & réioüie tout ensemble d'un si tragique succez , ne songe qu'à deliurer Aristandre, en iustificiant l'innocence de sa Belle-Sœur; car combien qu'elle ne luy voulust point de bien, elle iugea qu'elle ne pouuoit sortir l'un, que par la décharge de l'autre. Comme pour l'intérest de son amour elle n'auoit pas feint de perdre Roseline , pour le mesme intérest elle ne feignit point de la deffendre; & sa subtilité renuerfant par d'autres raisons tout ce qu'elle

A R G V M E N T.

auoit fait contre elle , ne se fit pas connoistre moins puissante à la sauuer. Mais comme elle y auoit disposé l'esprit de Coryleon , tout le mal-heur s'augmente par vn accident étrange, qui fait que Roseline après n'auoir sceu mourir de la main de son Mary , à qui le poignard manqua non pas le courage , est par luy condamnée à viure ou plustost à mourir dedans vne prison perpetuelle , & Aristandre d'une prison honorable reduit dedans vn Cachot , les fers aux pieds, sans esperance d'en sortir iamais que par le chemin de la mort. Camille voyant tout cecy , ne feint point de se déclarer ouuertement pour Aristandre , suiuant cette coustume d'Allemagne , où l'on ne rompt que peu ou point la foy de mariage, & ces promesses que l'on donne pour assurance entre les Parties. Elle va treuuer l'Empereur , se jette à ses genoux , & fait tant qu'il donne à ses larmes Aristandre. On doute si ce fut plus à ses pleurs, qu'à l'autorité de Mironte, ou au merite mesme d'Aristandre que Rodolphe se laissa persuader ; mais il est vray qu'elle en eut la plus grande peine , & n'auança rien pourtant de ce costé là. Ces deffences qu'elle emporta, se treuuant inutiles & trop foibles contre l'excez de la violence de Coryleon , & sur d'autres encore qui n'eurent pas vn meilleur effect, elle se resout enfin à tout perdre, & de deliurer Aristan-

· A R G V M E N T .

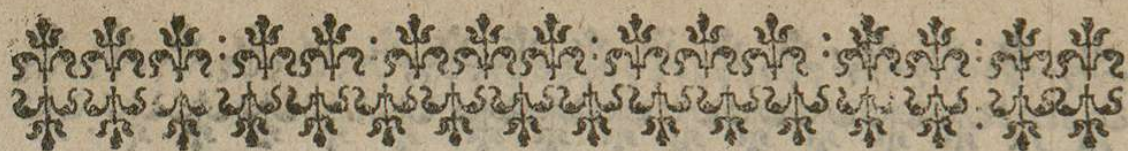
dre par la force , ne l'ayant pû par les voyes plus douces. Ses inuētions à cela, son déguisement en Masson & en valēt, pour voir son Aristandre à la faueur du Geollier , qui s'estoit laissé gagner par pitié ; & les moyens qu'elle prend pour venir à bout d'une entreprise si haute & si difficile , me semblēt trop longs & diuers, pour les pouuoir déduire tous icy. Son intelligēce avecque le Colonel Adraſte, qui luy preſte ſecours de trois mille hommes ; la genereuſe , fidele , & ſage folie de Menipe, tant à reconnoître les forces & les defaux de la Ville , qu'en la conduite de tout le deſſein ; les ſtratagēmes , la ialouſie , & le deſeſpoir de Cloriande ; la priſe de la Ville d'Aule , par l'ordre & le courage d'une Fille de ſeize ans ; le TRIOMPHE D'AMOUR en la réunion de ces Eſprits , que l'amour l'innocence la colere la ialouſie ou le deſeſpoir auoient comme perdus ; la liberté de Roſeline, qui la rend après à ſon Mary qui la luy auoit oſtée ; les ſoudaines amours d'Adraſte , qui treuuent leur fin dedans leur commencement , ie veux dire qui ſe terminent preſque dès le point de leur naiſſance par ſon mariage avecque la Princeſſe Cloriande ; celui d'Aristandre avecque Camille , qui gouſte d'autant plus delicieuſement cette felicité, qu'elle ne s'en croit redeuable qu'au Ciel & à ſa propre vertu : Et enfin tous ces grands miracles de

ARGUMENT.

sa genereuse affection, perdroient à mon aduis en ce lieu quelque chose de leur grace, & de l'ornement que ie croy leur auoir donné dans mes Vers, si ie voulois les raccourcir iusqu'à ce point que de les mettre dans deux lignes. I'ayme bien mieux vous laisser sur la curiosité de les voir en leur place, que de les expliquer hors de saison. Ce n'est que sur les Fables qu'il faut donner ces grands éclaircissements, non pas sur vne Histoire veritable comme est celle-cy, & qui a des témoins viuans encore pour me démentir, si ie prestois à la verité autre chose qu'une couuerture honneste, & vne couleur agreable aux plus beaux trais,

Qui leur donne beaucoup, & ne leur oste rien.





LES ACTEURS.

ARISTANDRE.

CAMILLE.

ADRASTE.

ROSELINE.

CLORIANDE.

CORYLEON.

GYLAS.

TVRC.

PAGE.

MIRONTE.

TROUPE DE CYTOYENS.

VACHLES, ET SA TROUPE.

ESCVYER.

MENIPE.

FELISMON.

GEOLLIER.

MEDECIN.

EXEMT, ET SES GARDES.

ELYSE.



Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Priuilege du Roy, il est permis à Pierre Rocolet, Imprimeur & Libraire ordinaire de la Maison de Ville de Paris, d'imprimer, vendre & debiter le present liure intitulé, *La Genereuse Allemande*, composé par le Sieur MARESCHAL, durant le temps de six ans, à commencer du iour qu'il sera acheué d'imprimer, avec deffenses à tous autres de l'imprimer sur peine de l'amende portée par ledit priuilege. Donnée à Lyon, le premier iour de Septembre mil six cens trente.

Par le ROY en son Conseil,
Signé, COVPEAU, Et seellé du grand
Seau de cire jaune.

Acheué d'imprimer le dix-
huietiésme Nouembre

1630.







LA GENEVEUSE
ALLEMANDE.
TRAGI-COMEDIE.

PREMIERE IOVRNE'E.



ACTE PREMIER.

ARISTANDRE, ADRASTE,
CAMILLE.

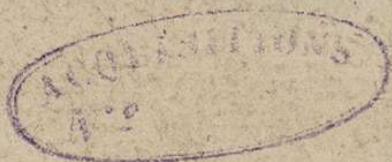
SCENE I.

ARISTANDRE.



*VELLE felicité flatte mon esperance!
Doux serments, beaux lyens, agrea-
ble assurance,
De quelles voluptez venez-vous me parler?*

A



Ma passion me dit qu'on remarque voler
 D'une aïsse de plaisir Amour sur mon visage ;
 Mes desirs en mon cœur ne font plus de nuage,
 Et ce contentement qui dans mes yeux est peint
 Donne l'ame à mes sens, la couleur à mon teint ;
 Un iour de ce plaisir en ces transports extrêmes
 Rend mon sort plus heureux que celui des Dieux
 mesmes :

Donne, Amour ! (& ce poinct acheue mon
 destin,)

A l'Aube de ce iour vne pareille fin ;
 Si ie le passe entier, ie n'en veux iamais d'autre,
 Dicux, i'ay mon Paradis, ie vous laisse le vostre.
 Et que voudrois-je plus ? ayant mis sous mes
 loix

Vne Beauté qui dût en donner à des Roys,
 Vne, pour qui le Ciel fait l'amour à la Terre,
 Pour qui les Elements s'accordēt en leur guerre,
 Que la Nature admire, & n'ose en cēt effect
 Douteuse en la voyant croire ce qu'elle a faict :
 La Beauté la plus grande & la plus renommée
 Auprès d'un feu si beau ne seroit que fumée,
 Ne seroit, (ie le dy hors de mes passions,)

Que pour servir de lustre à ses perfections:

*La vaine Antiquité qu'a-t'elle dans la
fable*

*D'orgueilleux ou de beau qui luy soit cōparable?
Amour rit en sa bouche, & combat dans ses
yeux:*

*Diane sur son front plus poli que 'es Cieux,
Comme en vn champ de neige, entre les lys se
iouë;*

*Et de honte ou d'amour rougit dessus sa iouë,
Lors qu'au lieu d'un Soleil, qu'on ne scauroit
toucher,*

*Elle en baise icy deux qu'on ne luy peut cacher:
Iunon luy cederait, quand superbe elle esclatte
Dedans sa majesté, d'un orgueil qui nous
flatte:*

*Venus ne feindroit point, aux yeux mesmes de
Mars,*

*D'estudier ses traits, sa mine, & ses regards;
Et parmy tant d'appas ce grand Dieu de la
Thrace*

*Verroit en sa Valeur vne quatrieme Grace:
L'honneur avecque luy tient son cœur balancé*

D'un mouvement égal de tous deux eslançé :
Bref, sans interesser ni la foy, ni la fable,
Tant de Diuinitez font vn Corps adorable ;
Tous ces Dieux de l'erreur, sous l'age enseuelis,
Camille les fait viure, & les a recueillis
Quelques-uns dans son cœur, d'autres en son
visage,

Où les perfections sont toutes en vsage ;
Ouy, Nature la fit diuine en qualité,
Afin qu'on pût sans crime adorer sa beauté.
Doncque, si tu ne veux qu'un chacun te decrie,
Pardonne, ô Cielialoux ! à mon idolatrie :
Vueille le Ciel, ou non, fauorable, ou mutin,
Ie t'adore, Camille ; et voila mon destin.

Adorer vn objet de grace singuliere,
Vne Diuinite visible, & familiere ?
Beau peché ! puis qu'on voit la Terre en ce dessein
Pour elle se tirer l'or & l'argent du sein,
La Mer les diamants, & les perles, & l'ambre,
L'air nourrir les Zephirs, & le musc en sa
chambre,

Et Flore sous ses pieds tapisser vn chemin
Danemones, de lys, de roses, de iasmin.

ALLEMANDE.

S

*Le Soleil pour la voir seulement luit au
Monde;*

*Lors qu'elle se retire, il se plonge dans l'onde,
Non pas (comme l'on croit) afin de se coucher,
Mais c'est que de regret il y va se cacher :*

*L'Aurore en l'admirāt tōbe en gouttes menuës,
L'air enflamé d'amour ouvre & chasse les nuës;
Tant d'estoilles qu'on voit briller dedans les
Cieux,*

*On les croit des flambeaux, ce ne sont que des
yeux:*

*Les Sāgliers & les Ours, qu'elle suit & terrasse,
S'arrestent en fuyant pour admirer sa grace,
Et preuenant le coup de son fer inhumain
D'une langueur d'amour luy tombent sous la
main:*

*Deuant elle les Cerfs ne courent pas pour viure,
C'est pour luy presenter le plaisir de les suiure;
Tous ces pleurs aux abbois qui les viennēt saisir
Sont des larmes de joye, ils meurent de plaisir.*

*Rien ne meurt, ou ne vit, qu'à dessein de luy
plaire,*

Tout rit à ses souhaits; la fortune contraire,

(Bien loin de l'attaquer,) tremble en la regardant ;

Le sort de qui l'offence à son fer est pendant :
Ces Demons de la Cour, la trahison, l'enuie,
N'ont autre mouvement que de plaire à sa vie :
Tout adore un Soleil, qui ne luit que pour moy,
Enfin tout obeit à qui ie fay la loy.

N'est-ce pas trop ? Amour ! l'oserois-je pretendre ?

Tirer d'un feu si vif une si viue cendre,
Joindre Camille & moy par un si doux lyen
N'est-ce pas pour te rendre enuieux de mō bien ?

Amour ! Roy des Esprits, favorable Genie,
Qui ne fais que d'appas ta douce tyrannie,
Dieu des cœurs, d'union, de plaisir, & d'accord,
Plus fort que la raison, plus puissant que la mort,

De qui le phyltre est doux & sa douceur enyure,
Les peines sont plaisirs, & mourir n'est que viure ;

Acheue donc, Amour, poursuis, haste le temps
Où repose l'esper du bien que ie pretends,
Ne laisse plus languir mon ame en cette attente ;

Soleil, heures, momēts, que vostre course est lēte!
Pressez vous, avancez, faites venir ce iour
Qui nous doit faire voir LE TRIOMPHE
D'AMOUR:

Si pour vous émouvoir ma voix est inutile,
Apprenez, (& c'est trop,) le desir de Camille,
Camille, qui peut rompre ordre, soir, & matin,
Et de sa volonté faire vn second Destin.

Mais non, ne le fais pas, regle ma défiance,
Excuse leur paresse, & mon impatience;
Chere Ame, c'est en vain que ie voudrois presser
Ou l'Amour, ou le Temps, on ne les peut forcer.

[Icy Adraſte fort.]

Ma paſſion n'est plus de celles qui ſe plaignent;
Seul i'adore l'Amour, les mal-heureux le
craignent,

On le décrie à faux, dans ſon intégrité
Se treuve le vray poinct de la félicité;
Je veux, pour ſon honneur, preſenter à l'enuie
En leur eſtat preſent ma fortune & ma vie,
Combattre en ſa faveur la malice du temps,
Montrer que ſes bien-faits & mes vœux ſont
constants.



SCENE II.

ADRASTE, ARISTANDRE.

ADRASTE.

[Tout estonné, & se tenant caché pour l'escouter.]

Aristandre ! est-ce luy qui parle ? est-il
à croire
Qu'un esprit d'inconstance aille à ceste victoire ?
Ecoutons le mentir sans tesmoins à part-foy.

ARISTANDRE.

Ouy, montrons qu'il n'est rien plus ferme que
ma foy.

ADRASTE. [parlant bas.]

La bouche dit cela, sans que le cœur y songe.

ARISTANDRE.

Soustenons contre tous.

ALLEMANDE.

9

ADRASTE.

La gloire d'un mensonge.

ARISTANDRE.

*Qu'amour d'un peu de mal couvre mille plaisirs,
Que le vray bien....*

ADRASTE. [se montrant à luy.]

*Depend d'en perdre les desirs,
Qu'outre moy, vous prenez la raison à partie.*

ARISTANDRE.

*Et, c'est toy, cher Amy, pour toute repartie
Auance, embrassons nous, & me dis où tu
viens.*

ADRASTE.

*Pleurer un cœur perdu dans de honteux liens:
Non, mais vous quereller sur tant de menterie.*

ARISTANDRE.

Mocqueur, & que dis-tu?

ADRASTE.

*Que la galanterie
Dans ces mensonges vains....*

ARISTANDRE.

*Arreste, brisons là,
Espargne ton Amy, n'acheue point cela;
Si de cette parole à demy proferée*

*Mes esprits sont troublez, mon ame est alterée,
Que crois-tu l'acheuant me donner que la mort?*

ADRASTE.

*Vrayment vous remettez à bien peu vostre sort :
Aristandre, qui fut le Demon des alarmes ,
De quitout le Danube a redouté les armes,
S'est-il fait voir au Turc, comme un Mars
endurcy,*

*Pour rendre laschement l'ame & le cœur icy ?
L'Allemagne en repos, que Prague vous arreste ?
Quelle honte ! en ce temps que la guerre s'appreste
Où Maximilian vostre Maistre, mon Roy,
Dans les feux & le sang vous a veu sans effroy ?
Que dirôt les Hongrois ? sur tous nostre Poloigne ?
Que vous manquez aux coups, que la peur
vous esloigne :*

*Changez mieux aduisé ces desseins en meilleurs ;
Ce cœur n'est plus à vous, vous le devez ailleurs.*

ARISTANDRE.

Helas ! que tu dis vray ! mais i' entēds d'une sorte.

ADRASTE.

Qui blesse vos vertus, les perd & les emporte.

ARISTANDRE.

Et quoy ? que me peut-on de lasche reprocher ?

ADRASTE.

*Que l'honneur des cōbats ne vous est plus si cher,
Que vous laissez passer la saison de la guerre,
Qu'estant né pour les Cieux, vous n'aymez que
la terre ;*

*Que de lâguir, (& fust-ce au sein d'une Iunon,)
C'est trahir vostre gloire, offencer vostre nom ;
Cependant qu'autre part l'occasion est belle,
Que toute la Hongrie en armes vous appelle,
Que l'Europe remuë, & s'appreste aux efforts
Qui raviront au Turc le Danube & ses bords,
Que la fiere Poloigne, & la forte Allemagne
Ont mis tous leurs Heros, & leur force en
campagne*

*Où plein d'ardeur ie vay, suiuy de mes guerriers,
Rendre mon Roy jaloux de mes propres lauriers:
Sans vous le puis-je faire ? est-ce ainsi que l'on
m'ayme ?*

*Vous laisser, & partir, c'est marcher sans moy-
mesme ;*

*(deux,
Freres-d'armes tousiours aux coups plus hazar-*

*L'honneur & le peril communs entre nous deux,
Quoy? ne devons-nous pas viure & mourir en-
semble?* ARISTANDRE.

Tu me presses, Adraste, un peu trop, ce me sēble.
ADRASTE.

*Que me devez-vous moins, à vous, à nostre
Roy?*

ARISTANDRE.

De Roy ie n'ay qu'Amour; de deuoir que sa loy.

ADRASTE.

*Que cette passion vous ait fait dans ses charmes
Oublier vostre Roy, vos deuoirs, & vos armes?
Qu'elle passe au dessus de toute ambition?
Qu'appelle-t'on cela? folie, ou passion?*

ARISTANDRE.

*Tous les deux, si tu veux; mais croy que ma folie
Du moins est celle-là dont le Sage se lie,
Qu'en naissant la Nature en nous laisse couuer
Cōme un instinct, qui doit par nous la conseruer:
S'il faut faire une erreur, pour montrer qu'on
est homme....*

ADRASTE

La plus belle sera celle qui vous consomme?

*Sans doute vous mettrez cette aduventure au
rang*

De celles qu'on achapte aux despens de son sang.

ARISTANDRE.

Encore bien plus haut, si tu le sçais comprendre;

Puis que ie le voudrois à cela tout répandre,

Que pour gagner ce bien que mon espoir attend

I'exposerois cent cœurs, si i'en auois autant,

Je tēdrois pour victime et ces bras, & ma vie.

ADRASTE.

Encore d'où vous vient vne si belle enuie?

ARISTANDRE.

D'un lieu, cōme le Ciel, où l'on va par des vœux.

ADRASTE.

(feux.

Mais plustost d'un Enfer, où l'ame est dans les

ARISTANDRE.

Et ces feux ne sont rien qu'un fleuve de delices.

ADRASTE.

Ouy, si l'on veut nōmer voluptez, les supplices.

ARISTANDRE.

Agreables tourments, de plaisirs couronnez!

ADRASTE.

Frenetique fureur de vœux de sordonnez!

ARISTANDRE.

Mais, lors qu'un vœu nous lie honneste & legitime?

ADRASTE.

Ah! c'est lors qu'on deviēt d'esclave une victime.

ARISTANDRE.

*Prophane, arreste là, ne me contredis plus,
Aussi bien tes discours sont pour moy superflus;
Ne m'es-tu donc amy, que pour me faire peine?
Penses-tu m'obliger de me mettre à la geine?
As-tu doncque iuré de me persecuter?
Or sus, n'en parlons plus, ie te veux contenter;
Je donne à l'amitié ta vaine repartie;
Je veux voir ton erreur en flamme conuertie,
Flame qui te punisse, & la puisse changer;
C'est par là seulement que ie veux me vanger:
Lors que tu la verras, cette Ame de ma vie,
Qui tient dessous sa loy ma raison asservie,
La merueille du Monde, & l'Astre d'icy bas,
Qui fait viure & mourir les cœurs en ses appas,
Qui montre avec esclat peintes en une image
La grace, & la valeur, sous un mesme visage;
Ses regards te feront hayr la liberté,*

Adorer mon supplice & ma captivité,
Dire mes maux heureux, heureuse la journée
Qui doit ioindre à ses feux ceux de nostre Hy-
menée,

Condamner tes raisons, & les croire vn forfait,
Vn outrage insolët qu'aujourd'huy tu m'as fait,
Luy demander pardon de bouche ou de pensée,
Barbare de l'auoir en mon nom offensée,
Prosterné de respect, combattu de langueur,
Rai la regarder moins des yeux que du cœur.

Douce punition ! amoureuse vangeance !
Punir d'un bien le mal, de plaisir une offence,
Appelles-tu cela t'aymer, ou te hayr ?

ADRASTE.

Ie l'appelle faueur, mais qui doit me trahir :
Que vostre esprit est fort ! il enflamme la glace ;
Les mauuaises raisons y treuuent de la grace ;
Vous ouyr & se rendre, & la voir & l'aymer,
Sont effects d'un moment : Dieux ! ie me sens
charmer,

Ie l'ayme en vos propos, mesme deuant la veüe,
Ixion ie deuiens amoureux d'une nuë,
Le seul air de vos feux me rend tout enflamé.

ARISTANDRE.

Que fera la presence, & l'obiet animé ?

ADRASTE.

Rien pourtant, cher Amy, que l'amitié ne souffre.

ARISTANDRE.

*Tel on croit obliger, qu'on iette dans un gouffre ;
Sçache, s'il t'en prend mal, que c'est pour chas-
timent....*

ADRASTE.

*De vous avoir voulu divertir un moment,
D'estre exprès venu voir, où l'amitié m'ameine,
Un, qui n'en reconnoist le dessein ni la peine,
Un frere que j'honore, & que j'ay désiré
De voir dans les honneurs chez son Roy retiré ;
Est-ce là le suiet d'attenter à ma vie ?*

ARISTANDRE.

*La mienne puniroit qui te lauroit ravie :
Non, le dessein n'est pas du tout si perilleux,
Ma Belle adoucira ce courage orgueilleux ;
Ses traits qui font le coup, ont aussi leur dictame,
Comme ils sçauent l'oster, ils sçauent rendre l'ame.
Allons doncque treuver un ennemy si doux,
Et si fort, qu'il n'est rien qui resiste à ses coups,
Parmy*

*Parmy tant de Beutez dont cette Cour est
pleine,*

*Vne, quise fait voir la Diane, la Reyne,
Vn Soleil en sa force & dans son plein Midy;
Viens, tes yeux t'en diront bien plus que ie n'en dy:
Ie leur veux faire voir un Ange sur la Terre,
Vn Astre dans le iour, vn esclair sans tonnerre,
Sans nuages un Ciel, vn feu sans consumer,
Vne Aurore sans pleurs, sans orage vne Mer.*

ADRASTE.

Dittes donc vne rose encore sans espine.

ARISTANDRE.

*Songe aux plus beaux obiêts, & telle l'imaginer;
Tu la verras, juy moy ton Mercure en ce lieu.*

ADRASTE. [S en allant.]

Mortel puis-ie faillir suivant les pas d'un Dieu?





SCENE III.

CAMILLE.

[Attendant Aristandre à l'heure donnée.]

Quel sujet importun me dérobe ta veüe?
 I'en querelle deia les Zephirs & la nuë,
 Et comme s'ils deuoient me répondre de toy,
 Je leur montre ta faute, & leur conte ma foy:
 C'est en vain que j'appelle en ces lieux Aristandre,
 Nul obiet ne répond, & tous semblent m'en-
 tendre;

Il est bien vray que l'air battu de mes sousspirs,
 Si ie me plains de toy, s'en plaint mesme aux
 Zephirs; (éclaire,
 Ce grand Oeil, qui void tout au Monde qu'il
 Rend pour te decouvrir sa lumiere plus claire;
 Mais ie le voy rougir, & confesser ce poinct
 Qu'un chacun le peut voir, & qu'il ne te voit
 point;

Et pour me consoler au mépris de sa flame,

Tu le cerches, luy dy-ie, & ie l'ay dans mon ame:
 I'oy l'Echo qui s'en rit, & te blâme pourtant
 Ou d'estre paresseux, ou bien d'estre inconstant;
 Mais combien qu'après moy son langage t'accuse,
 Ie ne le puis souffrir, ie dy qu'elle s'abuse, (sons
 Qu'un Dieu seul te retient, que dans l'or des mai-
 Les plus beaux lieux sans moy te seroient des
 prisons:

C'est ainsi que ie flatte & nourry ma creance;
 Toutefois elle cede à mon impatience,
 Qui conte sans te voir les iours & les moments
 Pour des siecles entiers de peine & de tourments;
 Qui tenant dans tes yeux mon amoureuse envie
 Fait de l'un de tes iours tout mon sort & ma vie,
 Dont un seul, à mon gré, porte plus & vaut
 mieux

Que les ans du Soleil, & tout l'âge des Cieux:
 Et cependant l'Ingrat qui connoit sa puissance
 Vent épreuver la mienne à souffrir son absence;
 Arme toy, mon esprit, pour vanger ma langueur,
 Prepare à son retour une feinte rigueur,
 Soulage mon amour, & puny sa paresse.

Que dy-ie? Une parolle, ou la moindre caresse,

Vne œillade, Un soufrire, lors qu'il retournera,
Fera honte à ma plainte & la condamnera:
Si tost que ie le voy, ie treuve dans sa grace
Ie ne sçay quoy de fier qui r'abbat mon audace,
Ie ne sçay quoy de doux qui me charme les sens;
Et mes yeux qui par tout se rendent si puissans,
Ce cœur imperieux qui nourrit tant de gloire,
Sans force & sans combat luy cedent la victoire:
Si mon esprit medite un discours rigoureux,
Ma bouche n'a pour luy que des mots amoureux,
Et decourant le vray dans l'oubly de ma feinte
Ieluy parle d'amour au plus fort de ma plainte,
Ma colere sans plus luy fait des compliments,
Mon orgueil un respect de tous mes sentiments:
Il faut qu'à ses regards tous mes sens obeissent,
Et mes propres appas reuoltez me trahissent;
Mon visage rougit, mon esprit se confond,
Mon cœur s'éuanoïit aux efforts qu'ils me font,
Et ma bouche, qu'il tient sous la sienne pressée,
Punit d'un long baiser ma ialouse pensée;
Ie purge mon esprit dans ces feux innocens,
Et ie perds la colere où i'ay perdu les sens.

Mais tandis que mon cœur parle à ma fantaisie

Des secrets mouuements dont mon ame est saisie,
L'heure passe, Amour seul me visite en ce lieu,
Où sans luy ie ne puis me plaire avec un Dieu,
Où ie donne à regret tous mes pas à mon ombre:
Il me faut retirer dans ce bocage sombre;
Là fuyant la rigueur d'un Soleil dangereux,
J'attendray d'un plus doux les rayõs amoureux.

Beau Parc, honneur des bois, fidele secretaire
A qui mon cœur ouuert ne pût iamais rien taire,
Qui sçais de mes pensers autant que mon esprit,
Où se lit tout mon bien, & ma peine s'escriit;
Qui seches, & reprends à tous coups ta verdure,
Pour exprimer ma ioye ou les maux que j'endure,
Et sembles pour cõplaire à tous mes mouuements
Rire de mes plaisirs, pleurer de mes tourments:
Toy, grand Chesne, que l'âge a rendu venerable,
Que Diane aymeroit mesme hors de la fable,
Et parmy la fraischeur de ce lieu si charmant
Viendroit se consumer aux yeux de mon Amant,
Lors que l'ẽuironnant de tes feüilles sans nombre
Tu fais gloire d'auoir un Soleil sous ton ombre;
Que ne t'a le Demon qui preside à ce bois
Permis en ma faueur l'usage de la voix!

O, bel Arbre, tu peux meriter ce miracle;
 Et moy, d'apprendre aussi de ton divin Oracle
 Le suiet ou le lieu qui retient hors d'icy
 Celuy.... Mais qu'aisement ie flatte mon soucy!
 A des vœux superflus ma passion m'engage:
 Les vieux troncs de Dodone ont perdu tout
 langage,

Leurs Oracles, comme eux, sont du temps abbatus,
 Leur nom gist dans la cendre avecque leurs ver-
 tus;

Ceux-cy n'ont que la foy de l'ombre & du silence;
 Et c'est où mon amour endort sa violence:
 Icy regne la paix, le repos, & la nuit,
 Icy le iour se treuve aussi peu que le bruit,
 Icy, mon paresseux, il faut que ie t'attende:
 Entrons, ce bois me rit, il semble qu'il m'entende.

[Icy elle entre dans le Parc, & va iusques deffous le
 Chesne, où elle s'endort.]





ACTE SECOND.

ARISTANDRE, ADRASTE,
CAMILLE.



SCENE I.

ARISTANDRE, ADRASTE,
ARISTANDRE.



V'EST-il de plus parfait, ou d'esprit,
ou de corps ?

Quel homme, où la Nature ait mis
tant de tresors ?

*En vis-tu jamais un, où la gloire occupée
Accordast mieux l'honneur de la robe à l'espée ?
Entre ses moindres biens ie mets ses dignitez,*

B iiij

Il tient tous les honneurs, ou les a meritez;
 Sa Maison de tout âge est tres-noble appreuée,
 Mais ses rares vertus l'ont encore eleuée;
 Il n'est Prince à la Cour qui soit de son pouuoir,
 Tous les biens qu'ils en ont, ils pensent luy deuoir,
 Son renom dit le reste, & tu sçais quelle estime
 Luy donne son esprit, & son cœur magnanime,
 Qu'il est chef de l' Empire & premier Conseiller,
 Qu' son authorité tousiours semble veiller,
 Que toute l' Allemagne en ses conseils respire,
 Sous qui sa Majesté fait reposer l' Empire:

Mais pour dire en vn mot son tiltre le plus
 grand,

Ma Camille n'a point de plus proche parent;
 Il luy tient lieu de Pere, & sans feinte ou remise
 Sur tant de Concurrans enfin me l'a promise:
 Et bien, peux-tu blâmer mes desseins amoureux?

ADRASTE.

Plustost ie les estime, & vous croy tres-heureux;
 Mais dâs la liberté de vostre humeur françoise
 N'avez vous plus au cœur la petite Hongroise?

ARISTANDRE.

Las ! ie n'ose, & ne puis, & ie l'ayme pourtant.

ADRASTE.

*Vous aurez bien du mal à deuenir constant,
Vous, à qui tant d'objets ont donné dans la veüe.*

ARISTANDRE.

*De bien plus forts appas ma Camille est pourueüe;
Je ne connoy plus rien aujour d'huy de leurs traits
Sinon que les plus beaux sōt peints dās ses attrais,
Ce qu'aux autres ie vis autrefois d'admirable
Auecque plus d'esclat y paroist adorable;
Non non, ce n'est plus moy, ie ne me connoy point;
Ou ma Belle a changé mon esprit de tout poinct,
Hors du libertinage en moy-mesme ie r'entre,
Mon humeur en courant est tombée en son*

ADRASTE.

(centre.

*Acheuez ce miracle; & suiuant la raison,
Premier que d'épouser cette aymable prison, (grie;
Allons, mon frere, allons, faire vn tour en Hon-
Où l'Archiduc, ialoux qu'un autre vous marie,
Liberal comme il est, à vous voir iugera
Ce que vous demandez, & vous obligera:
I'entends que nous fassions ensemble ce voyage;
Vous me l'avez promis, vostre foy vous engage;
Et ie veux qu'on me donne vn visage content.*

ARISTANDRE.

I'en auray bien du mal; ie le feray pourtant.

*Mais, tandis que tu tiens ma foy demy-forcée,
Ma Maistresse m'attend, l'heure est plus que
passée:*

*Dans ce beau petit Parc, d'arbres tout reuestu,
C'est là.... Dieux! cher Amy, viens à moy; la
vois-tu?*

*Cét arbre nous la cache, & son ialoux ombrage
Deffend à la chaleur de nuire à son visage:*

[Il considere Camille qui dort.]

*Les Graces & l'Amour reposent en ce lieu,
C'est le mesme sommeil que voudroit prendre un
Dieu;*

*Cependant qu'elle dort, la Nature qui veille
Sous ce Chesne étendu conserue sa merueille:*

[Il deuient ialoux de cet Arbre.]

*Est-ce pour la courir, ou bien pour la baiser?
Dort-elle pour luy plaire, ou bien pour reposer?
Et moy, ne suis-ie icy qu'à leur prester la veuë,
Que pour iniurier leur flame à l'impourueë?*

*Temeraires pensers, feux de ma passion,
Estes-vous ennemis de la discretion?*

Où m'emporte l'excez de cette rêverie ?

Qu'on te peut dire, Amour, vne douce furie !

Mais quoy ? s'il en faut croire & mes sens &
mes yeux,

Voy - ie pas que Zephir la caresse en ces lieux ?

Il se iouë aux cheveux, & se perd dans la robe ;

Ce rayon tout tremblant la baise, & se dérobe :

C'est trop languir enfin, ie vay les quereller.

[Camille en songeant se plaint & semble s'éveiller.]

Arreste vn peu, mon cœur est allé l'appeller ;

La voila qui s'éveille & honteuse & saisie,

Ou plustost en courroux contre ma ialousie ;

Quelque trouble de vray sur son front est mêlé :

Que ce Soleil est beau, mesme triste & voilé !

I'entre - voy ses rayons comme dans vn nuage.

CAMILLE.

[En songeant.]

Aristandre ! ô mal-heur ! où te iette l'orage

Entre vn foudre, vn lyon, vn gouffre, & deux
serpents ?

O, ma Vie !

[Elle se r'endort.]

ARISTANDRE.

O, mon Ame ! Ah ! ie meurs en suspens ;

Sa peur me rend craintif, & faible sa foiblesse.

Mais i'ay tort, elle songe, & son repos me bles-
 Le sommeil n'ose pas qu'en respect la saisir; (se:)
 Dieux! qu'un peu de frayeur me laisse de plaisir!
 Sus, en terre, à genoux, Adraste, qu'on l'adore;
 Cephale dans ce bois ie treuve mon Aurore:
 Que font ces yeux ouverts, s'ils blessent en dor-

ADRASTE. (mant?)

Leur grace, & vos transports augmentent mon
 tourment. (me domte:)

Ah, Dieux! mon cœur se fend, ce doux éclat
 Soleil, tu ne sçauois plus luire qu'à ta honte;
 Cherche où te retirer, laisse nous celui-cy.

ARISTANDRE.

Et bien, Adraste?

ADRASTE.

Et bien, il faut mourir icy.

ARISTANDRE.

Mourir? & quel dessein à cela te conuie?
 Sçais-tu pas le Soleil estre autheur de la vie?

ADRASTE.

Ie sçay que celui-cy doit l'estre de ma mort.

ARISTANDRE.

Que t'auois-ie predict?

ADRASTE.

Bien moins que cét effort,
Moins de mal, ou de bien, que tout ce que i'é-
preuve.

Arreste, lasche cœur, perfide, ie te treuve;
Trempe dedans ces feux que tu deuois bannir,
Brule, brule, languis, meurs y pour te punir,
Expire d'une mort aussi sourde que vaine,
Captif, sans murmurer, ayme et ronge ta chaine,
Creue là, traistre cœur. Pardonne, cher Amy;
Encore l'imprudent n'a peché qu'à demy:

C'en est fait; la raison se treuve la plus forte,
L'amitié sur l'amour en ce combat l'emporte;
D'un cœur déjà vaincu courons à ce danger.

ARISTANDRE.

Sans estre trop cruel puis-ie ainsi me vanger?

ADRASTE.

Non, non, mon cœur ingrat merite ce supplice.

ARISTANDRE.

Faut-il que ie te rende un si mauuais office?
Iniurieux Amy de te plaire en cela.

ADRASTE.

Allons, s'il faut mourir, au moins que ce soit là.



SCENE II.

CAMILLE.

[Tout à fait éueillée.]

Songe venu d'Enfer, ou de ces lieux funestes
 Où reside l'horreur d'un air rempli de pestes!
 Si nos sens suspendus agissoient quand on dort,
 Sans doute ce repos m'auroit causé la mort;
 Il faut que i'en accuse ou l'Amour, ou mon Ange,
 De m'avoir fait tomber en ce sommeil estrange,
 Qu'un sinistre Morphée au mépris de tous deux
 M'ait fait voir en dormant des spectacles hy-
 deux;

Mon Genie, est-ce ainsi que l'on veille à ma
 garde? (regarde;

Mais i'apperçoy là bas quelqu'un qui me
 Ils sont deux, & voila le mesme que i'attends:

Cher Aristandre, à moy: [Il luy baise la bouche.]

Que tu me viens à temps!



SCENE III.

ARISTANDRE, ADRASTE, CAMILLE,

ARISTANDRE. [Luy baissant le sein.

O Vy, pour baiser ton sein que tous mes sens
deuorent, [Puis la main.]

Pour toucher cette main que tous mes sens ado-
rent, (sans

Cher Obiet, pour reprendre en tes charmes puis-
Le cœur, l'esprit, la vie, et mes feux innocens,
Mes langueurs, mes plaisirs, mes passions, mes
peines;

Que ie te viens à temps? ouy, pour flatter mes
geines:

Mais croy, si le plaisir qui se lit dans mes yeux
Rend plus gay mon abord, et s'il te charme
mieux,

Que cette force vient d'un qui me l'a donnée

Dont la presence icy tient la grace enchainée,

[Il luy fait voir Adraste.]

*D'un, qu'à l'egal d'un Dieu ie te viens presenter
Pour suborner tes sens, s'il daigne les tenter ;
Porte, arreste tes yeux sur un objet de gloire,
Où tant de libertez ont perdu la victoire ;
Tous les cœurs attirez par un si beau rocher
Ne cherchoient-ils pas un naufrage si cher ?*

(Il luy presente Adraste pour la saluer.)

Voila dequoy ma bouche en me flattant m'accuse,

De mon retardement & la cause, & l'excuse.

ADRASTE. [La saluant.]

Et voicy de mon cœur l'hommage qu'il vous doit.

CAMILLE.

*Le mien seroit ingrat, s'il ne luy répondoit ;
Mais, Monsieur, c'est donner plus que ie n'ose
prendre.*

ADRASTE.

*Et vous le gaignez tout, Belle, en voulant le
rendre.*

CAMILLE.

Ie ne rendray jamais ce que ie n'ay pas pris.

ADRASTE

ADRASTE.

De vos perfections il est pourtant le prix,
Indigne, ie l'auoie, & qui vous ferait honte,
Tesmoin cette couleur qui sur le front vous môte:
Non, ne rougissez point, n'allez pas plus auant;
Ie sçay que mes efforts yroient contre le vent,
Si i'osois indiscret vous aymer d'autre sorte
Que sous cette amitié qu'Aristandre me porte;
Ie sçay bien que luy seul possède vostre cœur,
Qu'il merite luy seul d'en estre le vainqueur;
Et c'est à son sujet que ma flame s'augmente,
Comme frere l'aymant, vous, cōme son Amante.

CAMILLE.

Et c'est aussi par où ie commence à goustier
Des propos que i'estime, & n'osois écouter;
Ie fay ma vanité, si ie l'ose pretendre,
D'auoir acquis en vous un second Aristandre;
C'est un bien qui me flatte, & ie partagerois
Auec moins de plaisir la faueur de deux Roys;
Ma crainte reconnoist un feu qui la surmonte,
Et ie rougy d'amour, d'auoir rougy de honte.

ADRASTE.

Non non, Madame, non, ie ne suis point venu
 Pour rendre dans son cours vostre feu retenu,
 Ie ne suis point icy pour empêcher vostre aise;
 De souspirs amoureux éuentez vostre braise,
 Sans tesmoin, sans regret, sans contrainte tous
 deux

Entretenez vos cœurs, & nourrissez vos feux:
 C'est assez qu'un moment m'ait dōné cette gloire
 De voir vostre beauté, d'en remplir ma memoire,
 Dont la celeste idee animant mes desirs
 Me fera loin de vous une ombre de plaisirs;
 Ie m'en vay tout content, mais plus à vous
 encore:

Adieu, Beauté Diuine, & que le Ciel adore;
 Ie laisse, cher Amy, mon cœur en t'attendant
 D'un mouuement égal entre vos mains pen-

ARISTANDRE. (dant.

Pourquoy fais-tu si tost? demeure à ma priere,
 Crains-tu de voir un Ange? ou hais-tu la
 lumiere?

Adraste, en t'appellant, quoy? que i'inuoque
 l'air?

CAMILLE.

Monsieur, & voulez-vous passer comme un éclair ?

ADRASTE. [Parlant bas.]

*Vn éclair bien plus vray me demeure dans l'a-
En vain ton amitié, mon frere, me reclame; (me.
Sçais-tu pas bien quels soins m'appellent autre
part ?*

Adieu. [Parlant bas, & s'en allant.]

Cieux ! ie ne vay que mourir à l'escart.

ARISTANDRE. (meure ;

*Tu t'en vas donc ? & moy mal-heureux ie de-
Tu me laisses icy, mais afin que ie meure ;
Cruel Amy, demeure, & ne me presse pas :
Ah ! ce départ soudain sollicite mes pas,
Ie sens que ma promesse auprès de luy m'appelle,
Ie t'entends, ô, ma foy ! mais que tu m'es cruelle !
Honneur, raison, deuoir, promesse, ambition,
Que vous faites d'efforts contre ma passion !
Faut-il tant d'ennemis pour combattre ma
flame ?*

*Faut-il tant d'ennemis pour m'oster à mon ame ?
M'oster ? comment cela ? ma seule mort le peut ;*

Mais quel remède aussi, puis que le Ciel le veut?
 Reuoque cét arrest, du moins vn peu de trêue,
 O Ciel ! rien ne t'esment. Mais que fay-ie ? ie
 rêue ;

C'est trop se plaindre, il faut commencer à mourir.

CAMILLE.

Qu'est-ce cy ? ie me meurs en t'oyant discourir ;
 Puis-ie voir, cher Espoux, ta constance abbatuë ?

ARISTANDRE.

O mot ! dont la douceur inhumaine me tuë.

CAMILLE.

Ce mot te déplaist-il, ou s'il t'offence ?

ARISTANDRE.

Non ;

Ic ne voy que par luy, ma Celeste Iunon,
 Espoux d'une Beauté sans pareille en merite,
 D'une Diuinité, mais qu'il faut que ie quite ;
 O Cieux ! c'est là ma plainte, et mon mal,
 Et ma mort,

Lis-tu pas dans ce mot le reste de mon sort ?

CAMILLE.

Me quitter ? Et, mon Cœur, pourrais-tu l'en-
 treprendre ?

ARISTANDRE.

Amour, réponds pour moy.

CAMILLE.

*Veux-tu pas me l'apprendre?*ARISTANDRE. (*gueur?*)*Mais veux-tu me traiter toy-mesme à la ri-
Que ma voix soit icy le bourreau de mon cœur?**Qu'il falle que ma bouche avance vne parole,
Dont la seule pensée à tous mes sens me vole?**Le diray-ie? il le faut, ma foy ne peut mentir:**C'est un destin, Madame, il y faut consentir;**Que ne peut ce grand cœur? genereuse Camille.**Vn voyage entrepris me fait quitter la ville,**Adraсте, mon devoir, un dernier souvenir**Me font voir l'Archiduc, afin de revenir**Chargé de ses faueurs, porté d'impatience,**D'un ressort eternel fermer nostre alliance:**De grace, à ma priere accorde ce congé.*

CAMILLE.

*O Cieux! voila l'effect de ce que i'ay songé;**Mon Cœur, te veux-tu perdre? O, Chesne pro-**phetique!**Tu m'as predit ce mal, & ma crainte l'explique.*

Ce départ est le gouffre, où ie t'ay veu reduit
 Dans la noire espaisseur d'une effroyable nuit,
 Où i'ay veu près de toy tant d'appareils funebres,
 D'où pour te retirer, couverte de tenebres
 Dans un fleuve de sang i'ay failly d'abismer,
 Et payer la fureur qui m'auoit fait armer:
 Aristandre, & pour Dieu, détourne cet orage,
 Qui me feroit treuuer ma mort dans ton nau-
 frage, (glant.

Romps pour moy ce dessein dont le sort est san-
 ARISTANDRE. (aueuglant

Quoy? qu'un songe, une peur, un vent vous
 Puisse d'un bon proiet détourner l'entreprise?
 Ma Guerriere, est-ce là ce cœur qui tout méprise?
 Qu'on trahisse ma gloire, & qu'on l'aille estouf-
 fant

Dans les foibles soupçons d'une crainte d'enfant?
 Je pense, à vous ouyr, moy-mesme que ie songe;
 Vostre peur ni mon sort n'est pas ce qui me ronge;
 On ne peut m'arrester en un chemin si beau.

CAMILLE.

Veux-tu de ce refus me porter au tombeau?
 Que ne sçait l'imprudent ce que le Ciel m'inspire!

ARISTANDRE.

Non non, il ne me peut arriuer rien de pire
Que le regret mortel d'estre un temps sans vous

CAMILLE. (voir.

Et quoy ? que mon amour ait si peu de pouuoir ?
Rebel, ingrat, perfide, & mille fois barbare,
Sans foy, sans amitié, qu'un premier vent se-
pare ; (fencer,

Ouy, vas d'un mesme coup te perdre, & m'of-
Vas, ie meurs seulement que tu l'oses penser ;

Est-ce là ce respect, & cette obeissance ?

Mais ie cherche aussi mal sa foy que ma puissance :

Cruel, puis qu'aussi bien nostre sort est conjoint,

Permetts moy de te suiure, & ne refuse point

En ce chemin fatal de m'auoir pour compagne ;

Pour toy me seront doux les airs de la campagne,

Mes soins & mon amour veilleront après toy,

Le sort & les dangers respecteront ma foy :

Que si quelque mal-heur t'attend & te menasse,

Qu'est-il, que mon courage en ta faueur ne fasse ?

Connois-tu pas ces mains ? connois-tu pas mon

cœur,

Contre qui ne peut rien le sort ni sa rigueur ?

ARISTANDRE.

Qu'il me plaist, (bien qu'en l'air,) de voir ce
grand courage !

Qu'il sçait faire tomber en douceur une rage !

Que l'amour parle bien ! est-il cœur qu'il ne prist ?

Que ces iniures sont douces à mon esprit ! (bre :

Mais si faut-il tenir vostre courage à l'om-
le n'ay point d'ennemis, quand i'en aurois, leur
nombre

Ne vaudroit ni mes coups, ni l'un de vos regards ;

Ce voyage est d'amour, & non pas de hazards ;

Je n'ay pour le present en l'esprit autre guerre,

La Hongrie à ce coup me verra sans tonnerre :

Que cela ne t'afflige ; outre que la raison

Me fait, pour y r'entrer, sortir de ma prison :

Sortir ? rien ne le peut, que la fatale poincte

Qui doit rendre à Cloton du corps l'ame disjoints ;

Croy, mon corps éloigné, que l'esprit te suiura,

Par miracle d'amour qu'en deux lieux il viura,

Que mon Roy salué, ses bien-faits & tes
charmes

Me rendent près de toy, pour finir tes alarmes ;

Ne t'oppose plus donc à ce iuste dessein ;

Pour arres ieremets ton ame dans ton sein:

[Il la baise, & la treuuant retiue.]

*Quoy? ta mauuaise humeur sur vn songe s'ob-
stine?*

CAMILLE.

A combien de vrais maux ce songe te destine!

ARISTANDRE.

I'en fay iuge ton Oncle, vn mot fera mon sort.

CAMILLE.

Mais te puisse arrester son Oracle, ou ma mort.





ACTE TROISIEME.

ROSELINE, ARISTANDRE,
CLORIANDE, CORYLEON.



SCENE I.

ROSELINE.



U le sçais, ma Raison, que ie souffre
vn martyre,
De tous les feux d'Amour le plus
doux, *et* le pire,
Vn feu vif *et* malin, qui suborna mes sens,
A ce premier éclat rendus obeissans
Que les yeux du François armez d'art *et* de
flame (ame,
Entrerent dans mon cœur pour combattre mon

Qu' Aristandre arriva nouveau dans cette Cour,
 Où vindrent sur ses pas les Graces, & l' Amour:
 Ah! que ce iour fatal fut d'vne mesme voye
 Honteux à ma vertu, favorable à ma ioye!
 Que i'eus d'un mesme coup de peine & de plaisir!
 Que i'aymay de me perdre, & mourir à loisir
 Dans ces yeux où l' Amour à flames redoublées
 Consuinoit ma pudeur & ma honte aveuglées!
 Ce iour ma chasteté souffrit d'estranges coups,
 Ce iour certes i'appris à trahir mon Espoux,
 A goustier le doux air d'une flamme étrangere,
 L'air d'une volupté contrainte & passagere;
 Volupté, mais ingrate à mes sens enuieux,
 Qui se borne aux appas de la voix & des yeux.

Ma bouche, qu'as-tu dit? que veux-ie da-
 vantage?

N'est-ce pas desia trop à qui doit estre sage?
 Mais ie ne la suis plus, en vain ie combattrois;
 Ie ne manque pas seule, icy nous sommes trois
 A commettre un peché, moy, l' Amour, Ari-
 standre; (prendre?
 Deux Dieux avecque moy, pourois-ie me mé-
 Ouy, ie treuve, il est vray, trop hardie à l'oser,

Trois à faire le mal, mais nul à l'excuser. (flige:

Ah! Voila mon Enfer, & tout ce qui m'aff-
Rien ne me peut servir, & tout me desoblige;
Ma fortune & mon rang mesme dans mon
bon-heur

S'accordent à me nuire, avecque mon honneur;
Ce Soleil de Grandeur d'une ingratte puissance
Ne luit que pour m'oster toute ombre d'innocence;
(iourd'huy!

Que mon bien seroit grand, l'estant moins au-
En ma condition moy-mesme ie me nuy;

Princesse, n'osant viure ainsi que la commune,
Morte à la liberté, ce grade m'importune;

Reduite sous le joug d'un Prince mon Mary,
A peine osay-ie voir l'obiet que ie chery;

Souveraine, ie suis d'autant plus asservie:

O! que ces qualitez font de tort à ma vie!

Que tu perds, Aristandre, au sort desordonné,

Qui ne me laisse rien, pour m'avoir trop donné,

Qui ne me laisse pas disposer de moy-mesme,

Qui me couronne Esclave avec un Dyadème,

Iniurieux fardeau qui me pese aujourdhuy,

Ma liberté soupire estrainte dessous luy!

*Si faut-il qu'à la fin ma pauvre ame blessée
Ouvre, ou ferme sa playe, & regle ma pensée;
Que ie treuve la mort, ou bien la guerison,
Que ie sorte de l'une ou de l'autre prison, (plaire,
Que mon extrême amour fasse un coup pour me
Que tant d'espoirs trompez retirent leur salaire,
Qu' Aristandre en vn mot.*

[Il paroist au bout du Theatre avecque Cloriande.]

*Mais le voicy qui vient,
Soleil, pour dissiper la crainte qui me tient;
Ou disons que Diane amene icy son frere,*





SCENE II.

CLORIANDE, ARISTANDRE,
ROSELINE.

CLORIANDE.

[Menant Aristandre où la Duchesse sa sœur l'attendoit.]

P E se bien ces discours que ma foy me suggere,
Et iuge qui des deux te rendroit plus con-

ARISTANDRE.

(tent.

Madame.

CLORIANDE.

Vne autrefois; ie sçay qu'elle t'attend.

[Elle sort, & laisse Aristandre tout réueur sur ce qu'elle
luy vient de declarer de son amour propre.]

ROSELINE. (Le considerant sans qu'il la voye.)

*On diroit, le voyant dans ce confus nuage,
Que mes soins ont passé iusques sur son visage:
Qu'il me plaist de le voir trouble reuer ainsi!
Qu'il me flatte ignorant ! i'entre dans son soucy:
Il sousspire assez bas; c'est pour moy; Dieux!
qu'attends-ie?*

ARISTANDRE. [Réueur & soupirant.]

O ! que tes traits, *Amour*, ont vne force estrange !

ROSELINE. [S'approchant de luy.]

Mais que les tiens sont bien plus puissans & plus
doux, (coups.)

Puis que c'est de tes yeux qu'il emprunte ses
(Parlant bas.)

Le voila tout surpris ; cette action m'estonne.

ARISTANDRE.

Ceux là, vostre beauté, ma Reyne, les luy donne.

ROSELINE.

Je voy qu'il se contraint. Et bien, mon beau
Réueur, (Elle le mene dans vn Cabinet.)

C'est donc ainsi qu'il faut payer cette faueur ?
Dedans mon cabinet veux-je bien qu'on sousspire ?
Vois-tu pas, horsmis toy, qu'icy tout semble rire ?
Quoy ? les yeux devant moy, qu'on ait l'ame
autre part ?

Demeurer interdit à mon premier regard ?
Réuer en ma presence, ou mesme se distraire ?
Croiroit-on pas de toy plustost tout le contraire ?

Que vous m'ayez treuvé réuant, il est certain ;
 Je ne sçay point que c'est de m'excuser en vain :
 Près de mon Paradis, ie réuois dès l'entrée
 A la felicité qu'icy i'ay rencontrée,
 A cet honneur, qu'un Dieu n'oseroit desirer,
 Et qui me vient aussi presque sans l'esperer :
 N'est-ce pas pour tenir toute une ame confuse,
 Qu'on me presente un bien qu'à tout autre on
 refuse ?

Cela certes me fait mieux estimer de moy,
 Rien que ma vanité ne me donne la loy, (pire,
 Sous vous ie ne puis moins meriter qu'un Em-
 Ie méprise le Ciel, ou i'y treuve à redire ; (puni,
 Ce choix, dont pour moy seul tout vn monde est
 Passe en tiltre asséuré d'un merite infini.

ROSELINE.

J'ayme, c'est mon plaisir, que ton esprit se range
 A cette vanité, qui fait à ma loüange ;
 Combien que de luy seul ton merite soit tel,
 Que s'il faut l'estimer, il passe le mortel ;
 Vne Deesse seule à peine seroit digne.

ARISTANDRE.

ARISTANDRE.

*De s'égalér à vous, Beauté la plus insigne,
Et la plus chère aussi que nos yeux puissent voir,
Princesse, dont l'honneur mériterait d'avoir
L'Empire d'icy bas, et l'autre tributaire,
Pour qui souffrent les cœurs une mort volontaire.*

ROSELINE. [Parlant bas.]

*En tout cela pourtant il ne me donne rien.
Je les fay tous mourir, dis-le, hors mis le tien.*

ARISTANDRE.

*Le mien, s'il ne meurt pas, vos graces le font
vivre,*

Vostre amour le nourrit, vostre douceur l'enure.

ROSELINE.

*Et si fort, qu'il en perdisqu'à mon souvenir,
Et qu'en le captivant ie ne le puis tenir.*

ARISTANDRE.

*O blasphème ! tiré de la plus belle bouche,
Et du cœur plus cruel*

ROSELINE.

Mais qui bien peu te touche.

ARISTANDRE.

Ma Reyne, ma Deesse, où va cette rigueur ?

50 LA GENEVEUSE

*Ainsi donc il vous plait que ie meure en langueur ?
Ouy, tenez, prenez-le, ce cœur, ie vous le donne,
Ouvrez moy l'estomach, entier ie m'abandonne,
Le cœur, l'esprit, le sang, l'ame, tout est à vous.*

ROSELINE.

*Et iet'en donne autant, & ie les reçois tous ;
Ces gages d'amitié qui t'excusent me flattent,
Ma plainte est de ces feux qui pour se perdre
éclattent :*

*Excuse, cher Amant, ce coup ingénieux,
Dont la feinte guerit mes esprits curieux ;
A ta deuotion amoureuse rangée,
Tu peux rendre sur moy ta passion vangée,
Maintenant il n'est rien qui ne te soit permis ;
Viens du tort qu'on t'a fait punir tes ennemis ;
Ma bouche, sans mon cœur, a commis cette of-
fense, (geance ;
Viens doncque la baiser, d'amour, ou de ven-
Approche, ce respect nous est hors de saison.*

ARISTANDRE. [L'ayant baisée.]

O douceur, qui me perd l'esprit, & la raison !

ROSELINE.

Qu'en crois-tu ? sçay-ie pas reparer une iniure ?

ALLEMANDE.

SI

ARISTANDRE.

Tel plaisir la suyuant, Dieux! faites qu'elle dure.

ROSELINE.

*Par cette priuauté commence à t'asseurer
De l'éternelle amour que ie te veux iurer;
Ie te la veux iurer, mais c'est sur cette iouë,
[Elle le baise.]*

Auecque mes plaisirs où mon ame se iouë.

ARISTANDRE. [La baissant.]

*Et moy, ie iure aussi sur toy, sein precieux,
Où mon esprit demeure attaché par les yeux,
Que mon cœur, attiré dessus mes lèvres, baise,
Où mon ame s'endort, & ie soupire d'aise,
Où ie meurs, où ie vy, sans viure, sans mourir;
Ie iure, à d'autres vœux de iamais ne courir, ge,
Que tous vents me tiendront dedans ce doux ora-
Que ie veux expirer en cét heureux naufrage,
Qu'admis dans vos faueurs, ma diuine Cypris,
Vn esclau e eternal vous en sera le prix;
O Cieux! est-il un prix qui vaille cette grace?
Et si ma vie est peu, que faut-il que ie fasse?*

ROSELINE.

M'aymer, cela suffit; & ie l'estime plus,

*Que tant d'honneurs en l'air, & qui sont super-
flus; (plaire?*

*Veux-tu qu'en peu de mots ie t'enseigne à me
C'est à toy d'estre aymé, de iouir & te taire.*

ARISTANDRE.

*C'est à moy de souffrir plustost mille trespas,
Que d'enfreindre ces poincts, qui me sont des
appas;*

*Douces conditions ! loix du tout amoureuses !
Que ce joug glorieux rend mes flames heureuses !
Que l'univers conspire à me faire perir,
Autre main ne me peut ni blesser, ni guerir ;
Hors de vous la Grandeur me seroit importune,
Ie regarde en vos yeux seulement ma fortune ;
Ie n'ay plus que par vous de bien, ni de plaisirs ;
Vous gouvernez mon cœur, vous faites mes
desirs,*

*Et vostre seul vouloir est l'esprit qui m'anime,
Vous formez ma pensée, & ma bouche l'exprime ;
Ie ne suis plus enfin que ce qu'il vous plaira,
Prest d'oublier mon nom, quand il vous faschera.*

ROSELINE.

Et moy j'oublie aussi dans le soin de te plaire

*Le respect d'un Mary, ma perte toute claire,
Le deuoir & le rang que traine ma Grandeur,
Mon honneur en mourant se plaint à ma pu-
deur: (donne!*

Que tu me rends par là bien moins que ie te

ARISTANDRE.

*Ouy, combien que ie pûsse offrir vne Couronne,
Quand par moy vous seriez Reyne de tous les
Cieux,*

*Combien est-ce au deffous d'un don si precieux?
Un seul de vos regards tient vne ame rauie,
Un seul de vos baisers dérobe & rend la vie,
Mourir dans vos appas c'est plus que viure au
Ciel,*

Toute autre volupté n'a pour moy que du fiel.

ROSELINE.

*En toy seul est le poinct de ma hantitude;
Suiette neantmoins à cette inquietude
Que ie ne puis t'auoir près de moy tout vn iour,
J'entends mon cœur sonner la retraite d'amour.*

ARISTANDRE.

Faut-il se retirer sur de si belles arres?

ROSELINE.

Ouy bien , pour empescher mille soupçons bi-
zarres, (plaisirs;

Dont le moindre pourroit troubler tous nos
Vas, laisse moy veiller à nos communs desirs,
Mon interest mêlé, ie n'aspire qu'à l'heure....

ARISTANDRE.

Qui fera que d'amour & d'attente ie meure.

ROSELINE.

De cette mort, qui donne une vie aux Amants,
Qu'un espoir assuré nourrit dans les tourments:
Tu me presses? mauvais; & bien, qu'il te sou-
viienne,

L'occasion venue, enfin que ie suis tienne;
Mais iuge que l'amour hayt la crainte & le
bruit, (troduit,

Et que ma sœur te sçait dans ma chambre in-
(Peut-estre dans mon cœur,) quel soupçon au-
roit-elle?

ARISTANDRE. [Parlant bas.]

Ie sçay que sa blessure est bien aussi mortelle.
Ma Princesse, il est vray, ie le confesse aussi,
Qu'officiense sœur elle m'a mis icy;

Mais à m'en retirer, à l'égal inhumaine.

ROSELINE.

Que ton cœur aisément se donne de la peine!

Adieu; ie te verray ce soir, si ie ne meurs.

ARISTANDRE. [La baissant.]

Qu'avecque ce baiser i'emporte nos douleurs.

ROSELINE.

Tu m'en laisses pourtant encore davantage.

ARISTANDRE.

Avec elles mon cœur, afin qu'il les soulage.





SCENE III.

CLORIANDE, CORYLEON.

CLORIANDE. [Seule.]

INsensible François, hôte pernicieux,
 Qui voles sans pitié nos ames par les yeux,
 Qui sembles né parfaict à perdre des Princesses,
 Qui nous fais sousspirer deux après tes caresses;
 Quel dangereux Demon & de paix & d'a-
 mour,

Teretient, pour nous perdre, en ce fatal seiour?
 Quelle affaire avois-tu dedans cette Prouince?
 Faux Amy, quel honneur crois-tu faire à son
 Prince? (sœur,

Qui luy voles d'un coup & sa femme, & sa
 Qui violes leur foy, mesme avecque douceur:
 L'Empereur nous veut-il acheuer par ce reste?
 Prague nous deuoit-elle encore ceste peste?

La Poloigne est ailleurs, son Roy n'est pas icy ;
Que cerches-tu qu'à mettre une Cour en soucy ?
Retires toy, premier que de nous mettre en cendre.

Mais, las ! il n'est plus temps ; non, demeure,
Aristandre,

Fais reluire sur nous les rayons de tes yeux,
Beau Soleil, ne vas point recercher d'autres
Cieux ;

Cette Cour t'arrestant ne sera plus petite,
Nous (ses Astres) prendrons éclat de ton merite,
Nos cœurs te fourniront d'assez douces Maisons,
Pour y faire un printemps de toutes les saisons,
Nos ames receuront ta glorieuse trace ;
Ce petit Monde icy n'aura plus qu'une face,
La terre toute en fleurs, distillera le miel,
L'air sera sans orage, et sans foudre le Ciel ;
Cette Province ainsi n'aura point de pareille :
Demeure donc à faire une telle merueille. (tenir ?

Mais pourquoy le vouloir plus long-temps re-
Ie l'ose demander, et crains de l'obtenir,
Ie me pense guerir, & ie r'ouvre ma playe ;
Mes vœux ne sont que vent, & ma douleur
est vraye :

Adorer un ingrat, qui me prise mon cœur,
Qui refuit un combat, de peur d'estre vainqueur,
Qui neglige un bon-heur, pource qu'on luy
presente ?

Cruel, que veux-tu plus ? dy, que ie te contente ;
Faut-il à tes genoux te dire mes douleurs ?

Faut-il te faire voir ma flame dans mes pleurs ?

Qu'au lieu de me prier, moy mesme ic te prie ?

Qu'au lieu de mon amour ie montre ma furie ?

Que faut-il pour entrer dedans tes sentiments,
Pour animer ton cœur sourd & sans mouve-
ments ?

Qu'est-ce que ma fureur à ce coup me fait dire ?
Ce cœur, pour moy de fer, pour vne autre est de
cire ;

Non, son esprit n'est pas si priué de raison,
Enfermé dans vne autre il refuit ma prison ;
Je recherche son cœur, & ma sœur le possède,
Ie n'ay que la douleur, & ma sœur le remede ;
Remede, qui nous fais également de tort,
Tu la perds, ô remede ! & me donnes la mort.

Mais de qui iustement icy me doy-ie plain-
dre ?

C'est moy-mesme qui veux en ces maux me contraindre,

*Sans decouvrir mon feu, ie tourne à l'environ;
Moy-mesme ie l'ay mis comme dans son gyron,
Dedans son cabinet qui l'a mis que moy-mesme?
Contre moy ie la sers; ô la sottise extreme!*

*Il est temps, il est temps de travailler pour nous,
Ioignons au feu d'amour celuy de mon courroux,
Mon mal veut du secours, non pas qu'on le regrette;*

*Il me faut éuenter leur pratique secrette,
Iouër à la plus fine, & ménager mon jeu,
Faire fumer le mien sous l'éclat de son feu.
Le Prince me surprend; cōmençons à nous taire.*



CORYLEON.

*Que fait ma sœur icy, réueuse, & solitaire?
Mon importunité trouble quelque proiet?*

CLORIANDE.

*Je réue sans dessein & sans aucun suiét,
Et sçay bien mieux nommer une telle visite.*

CORYLEON.

(vous quite.

Iesçay pour vn Mortel au moins qu'un Dieu

CLORIANDE. (Parlant bas.)

*C'est Amour qu'il entend: Ah! ie transy de peur.
Vn Dieu? vous vous riez, vous estes vn trom-
peur;*

*Il faudroit de bons yeux à les voir en personne;
Les Cieux n'en pleuvent plus, vostre discours
m'estonne. CORYLEON.*

*Cela n'est pas pourtant estrange, ni nouveau;
Vostre esprit peut produire vn miracle plus beau;
C'est luy, qui fait des Dieux de toutes vos pensées,
(Les moindres d'autre nom en seroient offencées,)
Dont mon fascheux abord a troublé l'entretien.*

CLORIANDE. (sien;

*Là vostre esprit me donne & mêt beaucoup du
Et pour attribuer ces qualitez aux nostres,
Auoïez qu'il faudroit les marier aux vostres.*

CORYLEON.

*Et bien, n'en voila pas vne qui vous dément?
Mais laissons ce discours, dittes moy seulement
Quel Seigneur promet plus iamais de sa personne,
Que celui que l'honneur pour quelque temps nous
donne. CLORIANDE. [Parlant bas.]*

Mais vn ingrat dessein de nous l'oster enfin.

CORYLEON.

*Si le Ciel semble pas veiller à son destin;
Si la beauté, la grace en son visage peinte
Ne vous a point donné dans le cœur quelque
 atteinte*

CLORIANDE.

*Ay-ie un cœur de roseau, qu'un vent puisse
 émouvoir?*

CORYLEON.

Non; mais c'est que de là j'admire son pouvoir.

CLORIANDE.

(autre.

J'en treuve contre luy dedans moy-mesme un

CORYLEON.

Pour luy dōner l'honneur de surmonter le vostre.

CLORIANDE.

C'est se nourrir de vent, & triompher à faux.

CORYLEON.

*Vne plus forte place à de moindres assaux
Se laisseroit gagner, n'en faites pas la fine;
Souvent le cœur en feu, le front tient bonne mine.*

CLORIANDE.

Et, c'est donc à dessein que vous m'entrenez?

CORYLEON.

*Mon esprit qui vous suit, tombe où vous le
 menez.*

CLORIANDE.

Puis-je moins que répondre à ce que l'on m'adresse ?

CORYLEON.

(presse:

*Confessez que l'humeur, qui m'emporte, vous
Sans dessein i'ay donné ces mots pour me iouër;
Mais plustost, croyez moy, pour vous faire
auoüer tendre,*

*Qu'il n'est point de vertus où l'homme puisse
Dont l'exemple parfait ne soit en Aristandre.*

CLORIANDE.

(plaist,

*Sans m'informer de plus, ie croy ce qu'il vous
La chose en cas pareil me vaut autant qu'elle est;
Iusques icy i'ay pris, d'une sage ignorance,
Tous les hommes pour vn, sans autre difference;
Ie n'employe en cela mon esprit que fort peu,
Toutes flames luy sont de la couleur du feu.*

CORYLEON.

*Trop insensible sœur, & dedaigneuse encore,
Direz-vous que ce feu que tout le monde adore,
L'Astre qui nourrit tout de ses diuins rayons,
Soit de mesme à celuy qu'icy bas nous voyons?
Auecque la raison toute chose il faut prendre.*

CLORIANDE.

La rose, & le chardon font une mesme cendre.

CORYLEON.

*Vous voulez opposer la nuit à son flambeau ;
Dittes qu'on ne sera qu'une poudre au tombeau,
Vous en direz autant, & ie croiray le mesme ;
Fascheuse, vous prenez la chose à son extrême ;
Mais, avant que le froid les mette à l'abandon,
Quel a le plus d'éclat, la rose, ou le chardon ?*

CLORIANDE. (proche.

Ils nous piquent tous deux ; moy, ie fuy telle ap-

CORYLEON. (roche ;

*Leur poincte n'entre pas iusques dedans la
Que peut craindre de tel vostre cœur endurcy ?*

CLORIANDE. [Parlant bas.]

*C'est assez pour ce coup ; ma feinte a reüssy :
Rien ; mais on fuit souvent choses qui moins nous
nuisent ;* (sent.

Et ie sçay que les feux, s'ils ne brûlent, nous cui-

CORYLEON.

*Volontiers Aristandre auroit bien l'œil ardent
Iusqu'à brûler vn cœur, rien qu'en le regardant ?
Ah ! peu fine ; qu'un iour ie veux vous voir changée,*

A d'autres sentiments, à d'autres vœux rangée. [Aristandre paroît au bout du Theatre.]

*Mais voila ce François qui tire droit à nous;
Moy-mesme ie vous veux exposer à ses coups,
Par vangeance ie vay recourir à ses armes,
Et, pour vous y laisser, vous ietter dans ses
charmes.*

CLORIANDE. [Parlant bas.]

Comme sans y penser il travaille pour moy?

CORYLEON.

*Ma sœur, armez-vous bien; ne voila pas
dequoy?*

Ie m' imagine voir Mars, & l' Amour ensemble.

SCENE IV.





SCENE IV.

ARISTANDRE, CORYLEON,
CLORIANDE.

ARISTANDRE.

PRince du tout parfaict, en qui le Ciel as-
semble

Le qu'on ne treuve ailleurs qu'en la Diuinité,
Qui merites mortel vne immortalité.

CORYLEON.

C'est assez, voulez-vous me donner dauantage?
Ce qui n'est deu qu'à vous, qu'un autre le partage?
Voulez-vous sans raison vous étendre en dis-
cours?

Pour un sujet si bas prendre au Ciel vostre cours?
Changeons le, ie vous prie, & disons en sa place
Que toute cette Cour se mire en vostre grace,
Que le chemin de gloire, & pour bien meriter,
C'est celuy de vous suivre & de vous imiter,

E

*Que ce m'est du plaisir mesme que ie vous cede ;
Et tiens de l'immortellors que ie vous possede ;
De dire plus de moy , ce ne seroit qu'en vain.*

ARISTANDRE. (rain?

*Voulez-vous vous servir du droit de Souue-
Quoy? m'oster la parole? Et me deffendre encore
Le iuste sentiment des vertus que i'honore?
Serez-vous contre moy pire que les Tyrans?*

CORYLEON.

*Ce qui ne m'est pas deu, quel mal si ie le rends?
Tant s'en faut , c'est plustost vn acte de iustice.*

ARISTANDRE.

*Quoy? mesme la vertu cherche de l'artifice?
Cette seuerité qui s'arme contre vous,
Mon Prince, fait icy le plus beau de vos coups ;
Que ce puissant esprit, & que ce grand courage,
Qui s'abbaissant s'eleue, a sur nous d'auantage!*

CORYLEON.

*Que pour me déguiser vous employez de fard!
Mais vn soin important me demande autre
part ;*

*Et ie vous laisse icy Cloriande en ma place,
Afin que son esprit pour moy vous satisfasse.*

CLORIANDE. [Le voyant qui s'en va.]

C'est ainsi que l'on fuit, quand on ne peut tenir:
 Mais il me fait faueur en me voulant punir.
 Tu vois, doux Ennemy, qu'on ne t'ose entreprendre,
 Qu'on perdrait toute grace à se vouloir defendre;
 Ce feu ne reluit-il, que pour estre estouffé?
 Mesprises-tu les cœurs, en ayant triomphé?
 Pouvoir d'un bien offert tirer de l'avantage,
 Et ne le faire point, ce n'est pas estre sage.

ARISTANDRE.

C'est trop de deux contre un, l'apparence à cela?
 Je vous tendray les mains, & le cœur; les voila:
 Inhumaine Princesse, & vous voulez encore
 Les porter contre moy, ces beaux yeux que j'im-
 ploire?

Cette bouche se plaint, & me veut quereller,
 Qui ne deuroit iamaïs qu'en graces distiller,
 Que Venus seulement emprunteroit pour rire,
 Mercure pour parler, Zephyr quand il soupire;
 Cette voix qui ne dûst que faire des heureux
 Par la douce fureur d'un Oracle amoureux,
 A-t'elle fait dessein icy de me confondre?
 Que m: demandez-vous? & que puis-je répondre?

*Quelles perfections, quelles vertus, quel bien
Treuvez-vous dans le sort d'un homme qui
n'a rien?*

CLORIANDE. [Parlant bas.]

*Qu'il fuit subtilement! qu'il a peine d'entendre
Ce qu'il sçait mieux que moy. Qu'il n'ait rien
Aristandre?*

*Luy, qui tient asservis mes sens & mon honneur,
Pauvre en ce qu'il refuse & refuit son bon-heur,
Ne sçait ou ne veut pas gouverner sa fortune,
Qui luy donne*

ARISTANDRE.

Assez mal une grace commune.

CLORIANDE. [Parlant bas.]

*Ah l'ingrat! il m'entend, ie me tuë, il se rit.
C'est dire en pleine Mer que l'Ocean tarit;
Impie, osez-vous bien proferer ce blasphème?
Vous plaindre de celuy qui fait que tout vous
ayme?*

*Que ne vous punit-il, à vous les retirer
Ces graces, dont l'excez vous les fait ignorer!
C'est donc impunément que de luy l'on se joie?
Mais encore, après tout, il faut que ie vous louë;*

*Vos feux, pour estre ingrats, ne sont pas moins
discrets, (secrets ;*

*Les biens que l'on vous fait, vous les tenez
Et, sans qu'il soit besoin que ma bouche le dise,
Vous sçavez bien en quoy le Ciel vous favorise.*

ARISTANDRE.

En ce qu'il me permet de vous entretenir.

CLORIANDE.

Le perfide !

ARISTANDRE.

Et sur quoy ?

CLORIANDE.

*Cerche en ton souvenir ;
Il te dira*

ARISTANDRE.

Combien i'honore une Princesse.

CLORIANDE.

Que ton courage tue, & ta bouche caresse.

ARISTANDRE.

Vous tuer ?

CLORIANDE.

Ouy, meurtrier.

ARISTANDRE.

*Comment ? & de quels traits ?*CLORIANDE. *(pourtrais.**De ceux qu'en tout l'Enfer on ne voit point*

ARISTANDRE.

Ah ! Madame.

CLORIANDE.

Ah ! Mocqueur.

ARISTANDRE.

*Dittes, ie vous conieure,**D'où vient ? ...*

CLORIANDE.

*Ne parle plus, ta voix me fait iniure ;
 Il te vaudroit bien mieux n'avoir parlé iamaïs
 A telle.... Mais c'est trop ; que dy-ie desormais ?
 Je parle trop moy-mesme, à moy-mesme cōtraire,
 La parole me nuit, & ie ne puis me taire,
 Aueugle ie me prends dedans mes propres rets,
 Portons mon desespoir en des lieux plus secrets.*

[Elle sort toute en colere.]

ARISTANDRE.

*O Cieux ! elle s'en va ; cette fureur l'emporte
 Ainsi qu'une Bacchante, ou de la mesme sorte*

Qu'une Biche fuïroit, la fleche dans le sein;
Que sa défaite est vraye, & mon triomphe vain!
Mal-heureuse Princeſſe, en ta perte certaine
Que ie te fay de mal, que tu me fais de peine!
Que tu te plais, Amour, à broüiller nos eſprits!
Tu nous piques, malin, meſme quand tu nous ris:
Ainſi dans mon bon-heur tu me rends miſerable,
La fortune me nuit, m'eſtant trop favorable:
Deux Princeſſes m'aymer? l'une ou l'autre ſans
fruiet?

Et voir que dans le choix, mon deſir ſe deſtruit?
Tantale entre ces biens l'abondance me frappe,
Cette eau flatte ma ſoiſ, & la flattant m'é-
chappe.

Perdray-ie ces deux fruiets, ſaute d'en choiſir
un?

Icy le bien me charge, & me ſemble importun:
Celle-cy ſans mary, ieune, & de bonne mine;
Mais la plus belle auſſi, vrayment c'eſt Ro-
ſeline;

Sans chercher un Paris on en peut bien iuger:
Vne Iunon ſur moy dûſt-elle ſe vanger,
Roſeline à mes yeux a deplié le voile,

Auprès de ce Soleil l'autre n'est qu'une Estaille.

*Laiſſons nous donc aller où me portent mes
ſens;*

Je ſuis à la plus belle, à la fin i'y conſens;

*Le droict, outre mon choix, me conſerue pour
elle:*

Et déjà la Duchefſe entre ſes bras m'appelle,

L'heure eſt priſe à demain, qu'elle me doit liurer

Cette faueur qui peut de plaiſirs m'enſurer,

Où tout voluptueux ie doy mettre au pillage,

Reduire à ma mercy, ſouſmettre à mon courage

Mille beautez, ſur qui le cœur ſe pâmera,

L'œil volera ſans crainte, & la main nagera;

Ah! l'ombre du plaiſir y penſant me transporte;

Que ſeront les effets? ay-ie l'ame aſſez forte

Pour ſupporter un bien, dont le penſer trop vain

*Me conſomme aujourd'huy, ſans attendre à
demain?*

*Mais, où vont mes eſprits? qui les porte à
l'extreme?*

Arreſtez-vous, mes ſens, reuenez en moy-meſme;

Eſt-ce comme tu ſçais, mon cœur, te ſouuenir

Du ſeul objet d'amour qui dûſt m'entretenir?

Veux-tu faire à Camille vne si grande offence ?

Ne sçais-tu pas quelle est sur cela ma deffence ?

Que m'auois-tu promis ? me faut-il retomber

Dedans ce precipice ? y doy-ie succomber ?

Non, courage, mon cœur ; encore vn peu de force ;

Le charme se defait d'vne si douce amorce.

C'en est fait ; ie reuiens à mon dessein rendu ;

C'est trop m'estre égaré , c'est trop m'estre perdu ,

Ie te suy dès demain , Adraste , ie le iure ,

Dans mon cœur cōtre moy ton absence murmure ;

Ie ne donne qu'à toy ma resolution ,

Tu peux plus que Camille en mon intention ;

Bien qu'elle sceust le tout, voudroit-elle, mauuaise ,

M'enuier vn bon-heur, & dérober mon aise ?

Non, non, elle sçait mieux viure selon le temps ;

Ma foy seule pour toy rend mes vœux incon-

stans :

Outre que ce beau coup qu'Amour me fait at-
tendre

Demande plus de temps que ie n'en sçauois
prendre ;

Attendant que nos feux se pûssent amortir ,

Châque iour m'osteroit les moyens de partir ;

Et ie sens aujourd'huy que ton départ me presse,
Que ma propre raison accuse ma paresse. (foy!

Dieux! que c'est discourir vainement de ma
Il semble que ie veux me déguiser à moy,
Je cherche des raisons pour me tromper moy-
mesme; (me!

Que l'Amour me punit, en faisant que l'on m'ai-
Leue, leue le masque; au bien que l'on te veut
Tu presses, on l'accorde, et cela ne se peut;

Bon-heur iniurieux, cause de ma tristesse,

Qui me donne & ravit cette aymable Princesse!

Que ne vient ce bon-heur plus ou moins attendu!

Que tout le bien d'amour m'est cherement vendu!

Que mon mal est honteux! Non non, c'est un
vieux conte,

Si i'en rougy, c'est plus de dépit que de honte;

L'amour, comme la guerre, a des coups de dāger,

Qui nous restent long-temps d'un plaisir passa-
ger;

Et c'est là mon mal-heur, de souffrir un martyre

Que l'on ne peut celer, & que l'on n'ose dire:

I'en ay déjà trop dit, ie crains que m'escoutant

Mon ombre à ma Princesse en aille dire autant;

*Vn respect plus caché, qui me deffend sa perte,
Refuse à nos desirs la iouiſſance offerte;
Differons pour vn temps ce doux cōbat d'amour;
Je remets, (il le faut,) la partie au retour.*

*Mais luy rēdray-ie bien mon départ agreable?
Son esprit amoureux ne se paist point de fable;
Allons donc inuenter quelque subtilité,
Qui flatte mon deſſein, & sa crudelité.*





ACTE QUATRIEME.

ROSELINE, ARISTANDRE,
MIRONTE, CAMILLE,
CLORIANDE, CORYLEON,
VACHLES.



SCENE I.

ROSELINE, ARISTANDRE.

ROSELINE.



*N fin le iour paroist, mes vœux l'ont fait
éclorre,*

*Et ma flame aujour d'huy sert au mon-
de d'Aurore:*

*Je t'adore, Venus, avecque le Soleil,
Belle Estaille, qui luis iusques à son réueil,*

Qui t'es fait voir à moy, seule depuis vne heure,
Pour m'ayder à souffrir l'ennuy de sa demeure;
Que i'ay treuvé charmant ton muet entretien!
Que mon espoir ialoux s'est flatté dans le tien!
Petit Astre tout clair, tu vaux plus que l'Au-
rore,

Plus que tous les brillans, plus que la Lune encore:
Mais, pour te mieux nommer, douce Mere
d'Amour,

Ie doy, belle Venus, à toy seule ce iour;
Toy, qui veux à ce iour que mon amour te
vouë

Qu'avecque mon Paris Helene ie me iouë;
Conduis nostre dessein, comme tu fis le leur,
Joins y plus de plaisir, & bien moins de mal-
heur.

Mais le Soleil ialoux qu'en ces lieux i'entre-
tienne

L'Astre dont la clarté s'efface dans la sienne,
Que deuant luy i'honore un flambeau de la
nuict,

Avecque plus d'éclat m'environne, & reluit;
Tout seul il s'est levé, l'Aurore est prevenue;

*Amour m'a fait venir, Amour l'a retenue:
Iet'adore à ton tour, bel Astre sans pareil,
Sacré Pere du Iour, ennemy du sommeil;
Dans tes feux ie recouvre & le iour & la vie,
De crainte & de lāgueurs cette nuit poursuiue,
Mes yeux perdus dans l'ombre & mon sens
écarté*

Reprennent leur lumiere avecque ta clarté.

*Voicy l'heure à la fin que ie crains, & desire,
Où doit croistre ma flame, & finir mon martire,
Heure, qui doit, Amour, à mon sort combattre
Témoigner ma foiblesse, & montrer ta vertu:
Pardon, ô Chasteté! si mon cœur te refuse; (cuse,
Mon Amant dans ses yeux te montre mon ex-
Je ne fay qu'obeir sousmise à son pouuoir,
Il a forcé mes sens, il fausse mon deuoir,
Mes forces contre luy seroient vaines & molles.*

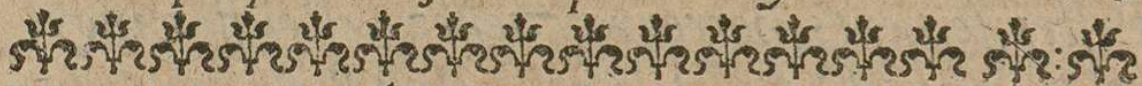
*Mais ce temps est trop cher, pour le perdre en
parolles,*

*Il coule sans ressource; & passe plus soudain
Qu'un oyseau, qui lâché trôpe l'œil & la main;
Le Soleil sans m'ouïr suit sa route premiere,
Il est déjà monté bien haut dans sa carriere;*

Et moy, ie suis encore à discourir icy ;
 Il faut que cōme luy ie me dépêche aussi: (crainte,
 Tout le Palais sans bruit, sans soupçon, & sans
 Mon Mary le premier endormy dans ma feinte,
 Qui près de luy m'a fait un pretexte à sortir,
 Auecque peu de gens ie pouray bien partir,
 Afin que mes desirs de bonne heure me rendent
 Où ceux de mon Amant m'appellent & m'at-
 tendent ;

Suiuons ; mon cœur s'en va, ie ne le puis tenir.

Quoy ? ie l'allois chercher, & ie le voy venir,
 Ie le croyois bien loin, & le voicy tout proche :
 Mais que porte ce front que ie voy tout de roche ?



ARISTANDRE.

Les marques d'un tourment qui me ronge le
 cœur, (gueur,

Qui nourrit dans mes yeux des larmes de lan-
 Vne mort au dedans, au dehors son image,
 La douleur en la bouche, & dans l'ame la rage.

ROSELINE.

Ie meurs à tous ces mots ; quel orage excité,
 Quel mal-heur à troublé nostre felicité ?

ARISTANDRE.

Le seul, (ô desespoir, à qui mon ame cede!)
 Qui pouvoit l'empêcher, & n'a point de remede:
 Un mandement exprès me vient de l'Empereur,
 Contre lequel ie n'ay d'armes que la fureur;
 Il faut que ie vous quite, un seul moment à
 peine

Me permët le loisir de reprendre l'haleine,
 Me permët de vous dire un miserable adieu,
 Et le temps qu'il faudroit pour mourir en ce lieu.

ROSELINE.

Coup fatal de ma mort! Astres noirs de malice!
 Cieux de sang, & de feux, acheuez mon supplice!
 Pestes, serpents, horreurs, venez, estouffez moy,
 Faites marcher icy la fureur, & l'effroy.

Quoy? i'appelle la mort, & rien ne me deliure;
 Ne scaurois- ie mourir, quand ie ne puis plus
 viure?

ARISTANDRE.

Voulez-vous me forcer à mourir par deux fois?
 Que ie meure en mes maux, & dedã vostre voix?
 La Parque en sa fureur veut, & n'ose vous plaire,
 Raisonnable en ce poinct qu'elle a peur de le faire:
 C'est moy, c'est contre moy que son coup doit venir,
 C'est

C'est moy seul qu'elle doit l'inhumaine punir :
 Cruelle, insatiable, execrable Megere,
 Viens noyer en mon sang ma vie, & ma misere ;
 De la terre & du Ciel eternelles horreurs
 Accourez, me voila, venez à moy, fureurs,
 Faites siffler vos foiiëts, portez feu, fer, & soufre,
 Pour me punir des maux que cette Belle souffre ;
 Criminel en cela d'auoir pû la fascher,
 Sur ta roüe, Ixion, l'on me doit attacher ;
 I'ay plus peché que vous, sortez, maudites Ames,
 L'enfer n'a que pour moy de vautours, & de
 flames,

Ca, vos chaines, Tytans, ie doyl les endurer :
 Mais non, vostre destin ne se peut reparer,
 Et mes fautes seroient en vn poinct réparables ;
 Vos crimes & vos maux vous sont inséparables,
 Et les miens addoucis nous laisseroient contens,
 Si Madame vouloit vn peu ceder au temps.

ROSELINE.

Qu'est-il pour mon repos enfin que ie ne fasse ?
 Parle, ie feray tout, depêche, ie trépasse.

ARISTANDRE.

A ce remede seul pourrez-vous recourir ?

ROSELINE.

Oüy, ie puis tout, après que ie n'ay pû mourir.

ARISTANDRE.

(Reyne,

Vous pouuez, il est vray, si vous m'aymez, ma
 Nous conseruer tous deux avec vn peu de peine:
 Souffrez que ie m'en aille où m'appelle vn destin,
 Pour reuenir icy dès le premier matin;
 Si tost que i'auray sceu ce que l'on me demande,
 A quelle intention sa Maiesté me mande,
 Il n'est Dieu de la Cour qui m'y puisse tenir,
 Ie m'en vay, pour aller moins que pour reuenir;
 Prenez, & me donnez vn peu de patience.

ROSELINE.

Et bien, ie veux domter icy ma défiance;
 I'apprends que pour t'auoir il te faut meriter,
 Et mes maux se pourront pour merites conter.

ARISTANDRE.

Que ne merite pas enfin ceste victoire,
 Telle, qu'en l'auoiant ie n'ose pas la croire?
 Il faut sortir du monde, à peine dans les Cieux
 Est-il honneur qui vaille vn coup si glorieux:
 Que ie me vay content au milieu du supplice!
 Ciel, que i'estime peu tes traits, & ta malice!

ROSELINE.

Moy, ie n'ay plus d'effoir, ny de crainte qu'en toy;
 Tu fais mes passions, mon bon-heur, & ma foy,
 Tu peux, comme il te plaist, me retenir en vie,
 Tu m'en peux retirer, s'il te vient cette enuie;
 Cela certes t'oblige à me prendre à mercy,
 A tenir ta promesse, & reuenir icy, (portes,
 Pour reioindre à mon corps l'ame que tu m'em-
 Et pour ressusciter mes esperances mortes;
 Me le promets-tu pas? iures en par les Cieux.

ARISTANDRE.

Encore par delà, s'il s'y trouue des Dieux:
 Faut-il pousser en haut les feux qui mesme y
 tendent? (dent?
 Presser en bas les eaux, qui tousiours y descen-
 Me faut-il appeller à mon centre, à mon bien?
 Attiré de vos traits, faut-il autre lyen.

ROSELINE. [Luy donnant sa bague de Mariage.]

Je t'en veux donner vn, quite suiue dans Prague,
 Qui t'en retire aussi: regarde cette bague;
 Par elle mon Mary vit son desir content;
 Je te promets le mesme en me la rapportant,
 Et te la mets au doigt, afin qu'il te souuienne,

*Absent, de ta promesse autant que de la mienne,
Qu'elle soit.... Mais que sens-je ? Une peur, un
frisson,*

*Vne sueur de glace, ou plustost un glaçon;
Il tombe sur mon cœur, ie n'en puis plus, ie pâme,
Soustiens moy, ie m'en vay, recueille, Amy, mon
ame. [Elle tombe évanoüye.]*

ARISTANDRE.

*O Cieux ! Madame ! & quoy ? me quittez-
vous ainsi ?*

*Vous laissez-vous mourir ? Ah ! que ie meure
aussi ;*

Ouvrez l'œil seulement, pour voir comme i'expire,

*Que fay-je ? icy l'aduis le meilleur est le pire ;
Si l'on nous vient treuver tous deux en cét état ?*

*O Mort ! qu'il vaudroit mieux que ton dard
m'emportât !*

*Change de coup, Aueugle, & me prends au
lieu d'elle ;*

Ne sçauois-tu faillir ? à moy, frappe, cruelle :

*Dieu ! voila son esprit qui passe en sousspirant,
Mais non, c'est que son cœur respire en l'attirant.*

Courage, c'en est fait, efforcez vous, Madame.

ROSELINE.

[Reuenant à foy.]

Est-ce toy, cher Amy, qui me viens rendre l'ame ?

ARISTANDRE.

*Et, ma Reyne, c'est vous plustost qui me l'ostez :
Mais, non, ie m'en dédy, vous me la rap-
portez ;*

*Ie reuy par vous mesme, & dans vostre courage,
Il nous met au dessus....*

ROSELINE.

*D'un mal-heureux presage ;
Ton absence, & ma foy me feront encourir
Plus de mal en viuant qu'il n'en faut pour
mourir :*

*Soit ; peut-estre qu'au sort qui ne me veut
pas morte*

*Cette douleur derniere aura ferme la porte ;
Que le Ciel tourne en bien ces presages mortels !*

ARISTANDRE.

*En vous perdant, Madame, il touche à ses
Autels ;*

*Ne seroit-ce pas estre à luy-mesme contraire,
De détruire enuieux ce qu'à peine il pût faire ?
Il vous doit conseruer pour sa gloire à iamais.*

ROSELINE.

*Pour la tienne plustost, s'il m'ayme desormais.
Or adieu; ie voy bien que ton ame sousspire
Après ce triste mot.*

ARISTANDRE.

*C'est après mon martyre;
Adieu, Madame.*

ROSELINE.

[Le baissant.]

*Adieu: Je pense en te baissant
Prendre le dernier poinct que i' auray de plaisant;*

ARISTANDRE.

*Et moy, qu'en vous quittant, vos yeux m'ar-
rachent l'ame,* (flame.

D'un corps, qui ne viura que d'amour & de

ROSELINE.

*Cher Arist.... Il m'échappe: à tous ses pas ie voy
La mort en faire autant pour s'en venir à moy
Ah, mon Dieu! que le cœur me dit d'estranges
choses!*

ARISTANDRE.

Ie m'en vay sur l'espine, & ie quite les roses.



SCENE II.

MIRONTE, CAMILLE,
MIRONTE.

IE ne puis plus , ma Niepce , entendre ces
discours,

Sans raison vostre peur s'augmente tous les iours;
Aristandre a des traits qui domtent la fortune,
Et la Terre, & le Ciel, d'une amitié commune,
Ont iuré pour sa vie vn eternal accord.

CAMILLE.

Et la Terre, & le Ciel me presagent sa mort:
La vie est un Estat, où la fortune regne,
Qui n'a de changements que mon amour ne
craigne; (pleurs,
C'est un champ , qui veut estre arrosé de nos
Où l'espine se cache et croist dessous les fleurs;
Une Mer, dont le flux, d'une diuerse sorte
Amene nostre ioye, & le reflux l'emporte;

C'est un vent, qui n'abbat que les arbres plus
hauts, (saute;

Vngouffre, où les plus Grands font les plus rudes

C'est vn ieu de hazard, ou la chance meilleure

Fait perdre tous nos ans dans l'espace d'une
heure; (reux,

C'est où les plus vaillans sont les plus mal-heu-

Et cherchent par honneur vn sort plus rigoureux;

Où iamais la Vertu ne vit en assurance,

Où se glisse tousiours, contre nostre esperance,

Tout ce qu'on craint le plus, & qu'on attend le
moins.

MIRONTE.

Que pouuez-vous tirer enfin de tant de soins?

CAMILLE.

Interrogez le Ciel, c'est luy qui me les donne.

MIRONTE.

Il donne le repos, & ne l'oste à personne.

CAMILLE.

Quel repos, de pleurer tousiours, & de gémir?

Il ne m'a pas laissé l'usage du dormir;

Ou, s'il me le permet, c'est luy, qui me figure

Des fantosmes d'horreur, & de mauuais augure:

*La nuit il me fait voir en songe mon Espoux,
 Maintenant pâle, affreux, & tout couuert de
 coups, (playe;
 Qui rend l'ame, & le sang par une mesme
 Tantost chargé de fers, que son courage essaye
 De rompre, en les trainant d'un agreable bruit,
 Et ses fers & ses cris font horreur à la nuit;
 Tantost.....*

MIRONTE.

*N'acheuez point; ces obiets de tristesse
 Remplissent nostre esprit, & font qu'il les caresse
 Mesme dans le mensonge, & tous hideux qu'ils
 sont; (font:
 Nostre ame s'entretient dans la peur qu'ils nous
 Le veuX vous diuertir de cette fantaisie.*

CAMILLE.

C'est en vain, car i'en suis entierement saisie.

MIRONTE.

*C'est dequoy ie me plains, & me sens offensé:
 Le mal vient assez tost, sans qu'il soit avancé;
 De l'attirer à nous par soupçon & par crainte,
 C'est prendre un vray tourment d'une ombre,
 & d'une feinte,*

C'est témoigner du cœur dans une lâcheté,
 Et combattre un Lyon qu'on auroit achepté;
 Le mal, qui n'aduiendrait, dès qu'il est craint,
 arrive.

Dans la peur du futur le présent nous captive:
 Remettez-vous, ma Niepce, & quittez ces
 humeurs, (meurs;
 Qui vous troublent les sens, & qui font que ie
 Rendez-moy mes plaisirs, reprenant vostre ioye.

CAMILLE.

Jamais, qu'il ne revienne, & que ie ne le voye.

MIRONTE.

Nous touchons à ce iour qui doit le ramener.

CAMILLE.

Iour qui flatte ma vie, ou la doit terminer;
 Si tu ne veux, ô Ciel! à mes larmes le rendre,
 Permetts à ma douleur ce qu'elle ose entreprendre.





SCENE III.

CLORIANDE.

IL s'en est donc allé, le Tygre, sans me voir,
Sans ioindre autre faueur à celle du deuoir ?
Il s'en est donc allé ? ce fugitif Aenée
Pour tromper deux Didons n'a pris qu'une
iournée :

Cours, infidele, cours : Mais non, reuiens icy ;
Je suis plus que iamais soumise à ta mercy,
Ton départ me plaira , prends mon cœur à ta
suintte ,

Et laisse moy le tien pour viure dans ta fuintte,
Tout cruel, tout ingrat ie ne le puis hayr,
Tu portes vn rocher, comment peux-tu fuyr ?
Le laissant, ton absence aura mesme des charmes,
Moy, ie le nouriray de mes feux, de mes larmes.

Mais que veux-ie ? ou que dy-ie ? Ah !
c'est battre le vent ;

Ma Sœur l'a déchargé de ce fardeau vivant.

*Fais gloire de l'avoir, ie te le veux bien vendre,
Infame à le laisser de mesme qu'à le prendre,
De mort, ou de prison tu me le dois payer;*

*Ma passion se veut en ta perte égayer;
Il faut qu'à ma langueur tu serues de victime,
Que du mal qu'on me fait ie me vange en ton
crime, (leur,*

*Que j'allege en tes maux ma honte et) ma dou-
Que sur toy seule enfin tombe tout ce mal-heur:*

*Mon Frere instruit déjà de tes sourdes menées,
A ma discretion ie tiens tes destinées;*

*Ta vie entre mes mains qui balancent ton sort
N'attend plus qu'à mon gré les tourments, ou la
mort;*

*Ton destin, ni ton Dieu n'est que ma fantaisie:
Jamais on ne treuva plus forte ialousie;*

*Ie regne en mes desseins, ie puis ce que ie veux,
Tout cede à mon esprit, s'il ne cede à mes feux;*

*L'ay de l'art à couvrir les feintes que ie cache;
Ie la feray languir, sans que mesme elle sçache
D'où luy viendra ce coup, & cette charité.*

Quelle poincte de feu perce vn cœur irrité?

Ah ! trop mauuaise Sœur , qu'ay-ie fait ? *Et*
que dy-ie ?

Tout mon sang ou d'horreur ou de pitié se fige ;

A ta perte , ma Sœur , ay-ie pû consentir :

Le sang , *Et* l'amitié ne peuuent pas mentir :

Je sens mille serpents qui courent par mes veines ,

Et mon impieté de soy tire ses peines ;

Trahir qui me cherit , Une Amie , Une Sœur ,

De quil'esprit n'estoit que paix *Et* que douceur ,

Une , qui ne uiuoit que dans ma confidence ,

Qu'on ne peut qu'en ce choix accuser d'imprudence ?

O prodige ! *Et* , perfide , ay-ie pû l'offencer ?

L'amitié se doit-elle ainsi recompenser ?

Et puis , que l'on s'y fie ; ô quelle confidente !

Qu'on est mal-aisément amoureuse , *Et* prudente ! (mour,

Je seray l'une *Et* l'autre ; *Et* ie croy que l'A-
Puis qu'il me l'a fait faire , excusera ce tour :

A qui des deux enfin suis-ie plus obligée ?

Qu'en deliurant ma Sœur , ie demeure engagée ?

Si ie ne la pouuois seruir que contre moy ?

Tousiours nostre interest fait la premiere Loy ,

Non, le bien d'un amy ne va qu'après le nostre;
Faudroit-il nous hayr, pour bien aymer un
autre?

Moy, j'attache à mon bien ma libre volonté,
C'est avoir plus d'esprit, d'avoir moins de bonté:
Et puis que toutes deux nous sommes dās l'iniure,
Qu'une n'en peut sortir, sans que l'autre l'endure;
Eschappe qui pourra, le sort est arresté,
Oüy, que le dé demeure au poinct qu'on l'a ietté.

Tais-toy, pitié, dans moy tes poinctes sont
fausées,

Je ne t'écoute plus, j'ay bien d'autres pensées:
Et comme si l'Amour m'auoit voulu choisir
Pour un but à ses traits, ie n'ay pas le loisir
De sousspirer un mal, qu'un autre me fait
plaindre,

Toujours à les souffrir, ou toujours à les craindre:
Aristandre me quite, & Vachles me poursuit;
Cet Amant m'importune, & cet autre me
fuit;

Ils font également le soin qui me deuore,
Celuy qui me dédaigne, & celuy qui m'adore,
L'absence & la presence affligent mes esprits;

Vachles n'est à mes yeux qu'un objet de mépris,
Que sa temerité fit perdre dans ma vue,
Et pour aimer trop haut, embrasser une nue,
Une foudre plustost, qui le precipita,
Et, qui toujours perdu sans repos l'agita,
Jusqu'à ce qu'un destin dissipant la tempeste
Dans Brundhzuichz à couuert il pût mettre sa
teste :

Depuis, à ce qu'il dit, cette agreable erreur
Sans espoir a toujours augmenté sa fureur;
Tant, qu'ayant pris en fin un sujet d'Ambassade,
Il est venu chercher à son ame malade
Le remede qu'il croit treuver dedans mes yeux,
Papillon qui s'y brûle, & ne fait rien de mieux.
Certes sa passion treuveroit son estime (crime;
Vers une autre que moy, qui la tiens pour un
Il connoist bien sa perte, & demande à perir,
Dans une belle Fable Ichare il veut mourir,
Il merite en sa foy: mais c'est trop entreprendre,
Un Dieu n'yroit que mal sur les pas d'Aristandre;
La grace est en luy seul, hors de luy la beauté
N'est qu'un Soleil sans force, & dans l'obscurité,
La valeur est sans ame, & le feu n'est que glace;

*Auprès de luy l'Amour auroit mauuaise grace :
 Et de voir après luy Vachles faire sa Cour,
 Dieu ! qu'est-ce, que souffrir la nuit après le iour ?
 Autre que mon François n'a d'appas, ni de
 piege ;*

*Vachles pense me plaire, importun il m'assiège,
 Et l'ardeur qui le porte aux devoirs qu'il me rend
 Me donne plus de peine encore qu'il n'en prend ;
 Je souffre plus que luy, quand ie fay qu'il endure,
 Plus ie luy fay de mal, obstiné plus il dure ;
 Subtil il sçait montrer & cacher son ardeur
 Sous cette qualité qu'il a d'Ambassadeur,
 Si bien qu'en mesme temps de deux trais com-
 battuë*

Mon amour me fait viure, & la sienne me tuë :

*Punie en la fureur où ie suis aujourd'huy,
 Cieux ! ne me blessez pas des sottises d'autrui,
 Je prendray mon tourment à faueur, & pour
 grace. (encore place ;*

*Mais quelqu'autre en mon cœur vient prendre
 Ne voicy pas le bras de mon impieté ?*



SCENE IV.

CORYLEON, CLORIANDE,
CORYLEON.

L'Infame ! elle en mourra ; son sort est
arresté.

CLORIANDE. (entendre

Non, mon frere, vn peu moins ; quoy donc ? à vous
On diroit que ma Sœur n'est déia plus que cendre.

CORYLEON.

Dittes la ma Megere, & non pas vostre Sœur.

CLORIANDE.

De Prince, & de Mary, ferez vous oppresseur ?
Je courray son destin, ie luy suis trop unie ;
Quel mouuement vous tient ? bon Dieu ! quelle
manie ?

Faut-il sur l'incertain s'aigrir de la façon ?
Faut-il tant éleuer de bruit sur vn soupçon ?

CORYLEON.

*Vn soupçon ? mais plustost vne preuve asseurée
De son honneur perdu , de sa foy pariurée.*

CLORIANDE.

*Nullement ; i'oserois , malgré sa passion,
La pleiger vertueuse en son intention ;
Et le mal est petit , s'il n'est que de la sorte.*

CORYLEON.

(morte ;

*C'est trop , vous voulez peindre vne personne
La plus belle couleur qu'on luy puisse donner.....*

CLORIANDE.

*Mais à vostre transport , c'est de luy pardonner
Vne erreur sans dessein , & ie diray sans crime,
Vne faute , qui n'a de foy qu'en vostre estime.*

CORYLEON.

(mentir ?

*Ma foy vient de la vostre ; & quoy ? vous dé-
Que ie flatte ma honte , & sans m'en ressentir ?*

CLORIANDE.

*Ie la ressentirois moy-mesme la premiere :
Mais voulez-vous fermer les yeux à la lumiere,
De crainte qu'eclaircy vous vous treuviez heu-
reux ?*

Pour luy nuire , faut-il vous estre rigoureux ?

Premier qu'en ce dépit vostre amour la querelle,

Prenez sa cause en main, & disputez pour elle:
Et quoy? pour estimer un homme si parfait,
Pour l'avoir accueilly de caresse en effect,
L'avoir veu de bon œil, chery sa compagnie,
Honoré ses vertus, doit-elle estre punie?
Pour l'avoir regretté dans son éloignement,
A-t'elle merité ce mauvais traitement?

Elle, & moy, l'avons fait; mais autant pour vous plaire, (faire:
Que pour bien qu'on voulust à ce doux Aduer-
Tournerez-vous en crime un effect si flatteur,
Dont vous estes la cause, & l'exemple, &
l'autheur?

Il faut doncque bannir toute la gentillesse,
N'oser voir, ni parler; est-ce viure en Prin-
cesse?

On peut honnestement suiure la liberté.

CORYLEON.

Oüy bien, honnestement; mais quelle honnesteté?

CLORIANDE.

Est-elle du contraire auprès de vous atteinte?

CORYLEON.

Que m'en avez-vous dit ?

CLORIANDE.

*Ce n'estoit qu'en la crainte
Quel soupçon fust vray, sans le sçavoir pourtāt;
Mon Frere, vous deviez estre un peu plus
constant ;*

*Je ne vous l'auois dit que pour y prendre garde,
Et les soins sont permis où l'honneur se hazarde ;
Mais non pas pour vous voir éclater impuissant
A punir sans raison un esprit innocent :*

*Et quoy ? parler de mort à qui vous sert de vie ?
Rendre en ce mesme sang vostre rage assouvie,
Où l'amour vous deuroit faire rendre le cœur ?*

Rougissez de sa honte, & de vostre rigueur ;

Donnez, (ie le permets,) à vostre fantaisie,

Puis qu'il faut satisfaire à vostre ialousie,

Donnez luy ce moyen qui vous assurera ;

Tout le temps qu'Aristandre icy demeurera,

Esloignez en ma Sœur, & que par ce supplice,

Qui punit le soupçon de mesme que le vice,

Elle vous satisfasse enfin sur l'un des deux, (feux ;

Vous appaisant de pleurs, ou mourant dans ses

*Si tant est qu'elle l'ayme, elle sera punie,
En ne le voyant pas, d'une peine infinie;
Que si cela n'est point, avecque peu d'aigreur
Vous aurez terminè sa peine, & vostre erreur.*

CORYLEON.

*O celeste conseil, par qui seul ie respire!
Je sens diminuer de moitié mon martyre;
La Prudence n'eust sçeu rien de mieux proietter,
Mercure sur ce faiët rien de mieux inuenter;
Peut-il estre sorty de l'esprit d'une fille?*

[Vachles paroist au bout du Theatre.]

*Voicy l'Ambassadeur, plein d'éclat, & qui
brille*

Sumptueux dedans l'or, & sous les diamans.

CLORIANDE.

Qu'il nous faut bien icy changer de mouvemens!

CORYLEON.

Je m'en vay, ie vous veux laisser cette fortune.

*Nous sommes deux, Monsieur, & vous
ne cerchiez qu'une;*

Ainsi rencontre-t'on souvent plus qu'on ne veut.



SCENE V.

VACHLES, CORYLEON,
CLORIANDE.

VACHLES.

VN *Esprit moderé treuve, et prend ce qu'il
peut;*

*Ie le sçay, mais cela passe un peu ma science,
Qu'il falle contre un bien s'armer de patience:
Vous m'attaquez, mon Prince, & semblez re-
procher (cher;*

*A mon sort, qu'il vous treuve icy sans vous cer-
Et vous ne iugez pas qu'il l'a fait au contraire,
Soigneux de mon bon-heur, afin de me cōplaire;
C'est comme dans le Ciel, où brillent tant de feux,
Si ie cherchois un Astre, & que i'en visse deux.*

CORYLEON.

(sent;

Par là vous le perdrez, & vos raisons vous nui-

Où paroist un Soleil, quels autres feux reluisent ?
[Il dit icy le regardant.]

Ma Sœur, iugez des deux qui sera le plus fort.

CLORIANDE.

Le dernier à raison, l'autre n'a point de tort :
Vos rayons m'offusquant, ie luy suis inconnuë
Comme auprès du Soleil une Estoille menuë ;
Maintenant que ie parle à vos sens curieux,
Son oreille l'ëueille, & fait honte à ses yeux.

CORYLEON.

(noye :

Vous nous payez tous deux d'une mesme mon-
Bien, ie vay m'éclipser, afin que l'on vous
voye ;

Cët Astre tout veillant prend en fin du sommeil,
Et l'on n'a pas tousiours affaire du Soleil ;
Sa presence pourtant ne laisse rien de sombre,
Et la mienne en ce lieu n'apporte que de l'ombre.

[Il s'en va.]

CLORIANDE.

[Parlant bas.]

Ce que i'adresse à l'un, l'autre le prend pour soy.
Ce sont là de vos tours, mon Frere.

VACHLES.

Et i'en reçooy

L'honneur & le plaisir, au bien qui me demeure
De languir en repos près de vous à cette heure,
D'estre seul à iouir d'un objet si parfait
Que les Dieux sont jaloux mesme de l'avoir fait ;
Je porte dās mes yeux tous mes sens ce me semble,
Ils y tiennent mon cœur, & disputent ensemble,
Qui d'eux plus dignement vous sçauront ad-
mirer,

De quels vœux ils pourront assez vous adorer :
Oüy, le Ciel, vous voyant, craint de perdre
l'usage

De recevoir des vœux, du respect, de l'hommage ;
Ce n'est qu'après vos yeux qu'on estime ses feux,
Ils nous peuvent, Divins, mieux que luy rendre
heureux,

En eux un Paradis plus parfait nous attire ;
Son front n'est que serain, le vostre semble rire ;
Mieux qu'à luy l'on vous doit la vie, & la
clarté ;

Qui vous voit ne sçait plus que c'est de liberté.

CLORIANDE.

S'il est vray, pourquoy donc aimez-vous tant
ma veuë ?

VACHLES.

Pource qu'elle est d'appas & de grace pourueüe.

CLORIANDE.

Et la grace à ce prix vaut-elle bien le mal ?

VACHLES.

Il nous flatte en blessant, comme doux, & fatal.

CLORIANDE.

*Fatal ? ce qui souvent ne vient que d'innocence,
De vostre lâcheté, non de nostre puissance.*

VACHLES.

(reux,

*Ces trais n'entrent pourtant qu'en vn cœur gene-
Les courages plus grands sont les plus amoureux.*

CLORIANDE.

Prisez-vous vn courage, à se laisser surprendre ?

VACHLES.

La victoire consiste au seul poinct de se rendre.

CLORIANDE.

(sans,

*Quel pouuoir donnez-vous à des yeux impuis-
Qu'on voit au moindre mal suiets, & lan-
guissans ?*

VACHLES.

*Tel, qu'ils ont pû souvent faire mesme resoudre
Iuppiter à quitter & le Ciel & la foudre,*

Pour se perdre & ses feux dans vn esclat si doux,
Sousmettre sa Grandeur à l'honneur de vos
coups; (déplient

Tel, qu'aux moindres rayons que ses beaux yeux
Mille esprits tous de feu nous charment, &
nous lient:

La force du Soleil nourrit tout icy bas,
Et de mesme vertu tout vit en vos appas;
La Nature eust donné du sentiment aux mar-
bres,

Aux bestes la raison, & de l'esprit aux arbres,
Seulement pour vous voir, vous plaire, & vous
ayer,

S'ils meritoient l'honneur qu'on a de s'enflamer
A ces diuins rayons qui dans vos yeux éclatent,
Qui nous font viure morts, & nous tuant nous
flattent.

Tout sousspire apres vous: ie croy qu'en ce
Tableau

[Il y aura vn Tableau de payfage pendu à la Tapissierie.]

Ces personnages morts, d'huyle, de terre, & d'eau,
Trompant le peintre & l'art, sous la couleur
s'animent,

Qu'ils ont l'ame, & le cœur, où vos beautez
s'impriment :

Ces Oyseaux que i'y voy, ie pense les oïyr
Qui chantent par amour, & pour vous réioüir ;
Ces fleurs au naturel, que i'y voy parsemées,
Ont plus que la peinture, elles sont animées ;
I'y voy croistre les lys, ces œillêts ont odeur ;
Ces roses ne sont pas suiettes à l'ardeur
Dont vn Soleil les tuë, ainsi que la froidure,
Que leurs Astres, vos yeux, sauuent de toute
iniure ;

Leur ame est au parfum, le corps en la couleur,
De vos yeux elles ont la vie, & la chaleur,
Vostre haleine leur sert d'agreable Zephire,
Sa fraischeur les nourrit, sa douceur les fait rire ;
Mais mal-heureuses fleurs en ce poinct seulemēt,
Qu'elle ne peuuent pas vous servir d'ornement,
Viure en cefront si beau, qui fait honte à l'Aurore ;
Elle arrose les fleurs, vous les faites éclore ;
Sises doigts sont d'yuoire, & de roses sa main,
Vostre bouche est d'œillêts, & de lys vostre
sein ;

L'or, & les diamans en leur plus noble vsage

Vallent moins qu'une fleur de vostre beau vi-
sage. (vous voir !

Mon Dieu ! qu'on est heureux & rayuy de
Je suis jaloux du vent, & de vostre miroir,
Que celui-cy vous serue, & celui-là vous touche ;
Le musc en son odeur, & le vol d'une mouche
Me déroberont un bien, s'ils vont iusques à vous,
Le son de vostre luth me rend mesme jaloux :
Si vous allez réuant au bord d'une fontaine,
Je crains quelques Acys, vostre ombre me fait
peine,

L'eau qui vous rit, me blesse, & pour vous abuser
Ne fait vostre portrait, qu'afin de le baiser ;
La Naiade en vos yeux vous adore, & se mire,
Si l'eau fait quelque bruit, c'est elle qui soupire ;
Vostre portrait, (c'est trop,) vostre ombre luy
plaist tant,

Que pour l'entretenir sur son cristal flottant
Elle arreste le cours de son eau complaisante,
De crainte d'effacer vostre image presente :
Vos yeux ont ce pouuoir, cette perfection,
Qu'où leur poincte si iette, ils font impression ;
Le miroir tout un iour retient vostre figure,

Qu'il a prise au matin ; & mon cœur en mur-
mure,

Ialoux qu'un tel objet, tout de feu, tout vivant,
Dans la glace enchaîné ne soit qu'ombre que vêt,
Ou que n'ayant d'éclat que pour estre insensible,
Je baise là dedans une roche visible ;

Mon ame, qui n'est plus peinte que de vos traits,
Se plaint qu'ils soient ailleurs que dans elle por-
traits ; (traire,

Sans vous oster beaucoup on ne peut vous por-
Seul, & dedans mon cœur, mon esprit le peut
faire.

CLORIANDE.

On ne m'yra jamais en ce lieu rechercher ;
Ne fait on mon portrait, qu'à fin de le cacher ?
L'avez-vous fait si beau, pour le ranger à l'om-
bre

Dans l'inconnu détour d'une demeure sombre ?
Vous le faisiez tantost nager dessus les eaux,
Animer les couleurs, les fleurs, & les oyseaux,
Pour le rendre l'objet d'une prison obscure.

VACHLES.

Ferez-vous à mon cœur une si grande iniure ?

*Si vous pouviez entrer, Madame, là dedans,
Vous n'y verriez que iour, que feux, que traits ar-
dents.*

CLORIANDE. *(l'apprendre,)*

*Oùy bien, vous n'avez fait, (vous voulez me
Un si mauvais portrait que pour le mettre en cen-
dre ;*

*Et c'est tout en effect ce qu'il merite aussi,
La honte fait brûler ces ouvrages ainsi.*

VACHLES.

*Le feu respecteroit bien moins un Dyadème ;
Le Soleil brûle tout, sans se brûler luy-mesme ;
Vostre portrait celeste est le feu de mes feux,
Comme la Salemandre il regne dedans eux ;
Dedans un feu le feu s'augmente, & se renforce.*

CLORIANDE.

*Ils ne s'aydent tous deux qu'à détruire leur force:
Faites, si vous voulez, mon portrait enflamé,
Vif, qui consume tout, & i jamais consumé ;
Pour moy, ie suis toujours d'une mesme nature:
Mais non, c'est me flatter, ce n'est pas ma
peinture ;*

Vostre esprit seulement a voulu se ioüer,

*Et luy seul il s'est peint, en pensant me louer;
Il a, pour mon objet, pris un autre en sa place.*

VACHLES.

Car iel'ay fait de flame, & vous estes de glace.

CLORIANDE.

*Ne vous offencez pas doncque si ie vous fuy,
Vostre cœur est de feu, ie fondrois près de luy;
Mon portrait pour ce coup vous tiendra cōpagnie.*

[Elle sort & le laisse.]

VACHLES.

*Oüy, pour estre témoin d'une peine infinie:
C'est avecque les Dieux prendre un mesme pou-
voir,
Qui se font adorer en portrait, sans les voir.*





ACTE CINQVIEME.

ARISTANDRE, PAGE, TVRC,
GYLAS, ROSELINE,
VACHLES ET SA TROUPE,
CAMILLE, CITOYENS.



SCENE I.

ARISTANDRE, PAGE.
TVRC, GYLAS.

ARISTANDRE.



*VR tes aïles, Amour, i'acheue mon
voyage, (thage;
Aenee enfin reuient, ie reuoy ma Car-
Sacrez*

Sacrez murs, & tous d'or, témoins de mon re-
tour,

Belle Ville, (non pas, c'est le Temple d'Amour,)
Grands Palais, fortes Tours, Maisons, ie vous
salue;

Que ne puis-je, emporté dans le flanc d'une nuë,
Visible seulement à ma chere Didon,

Aller rendre en ses yeux mon ame à Cupidon,
Mourir d'un long baiser dessus sa belle bouche,
Gouster entre ses bras les plaisirs de sa couche!

Arreste, mon desir, veux-tu me consumer?
Dans la Fable un tel coup auroit fait trans-
former (grande!

Les Dieux en cent façons, tant ma fortune est
J'aurois eu pour rival Iuppiter, & sa bande:

Plus fort, plus glorieux, & plus puissant qu'eux
tous, (coups;

Mortel, sans autre effort, ie fay bien d'autres
Non, ie ne cherche point de formes ni de nuës;

Ie ne sçay point que c'est de façons inconnuës;

Tout ouuert, en plein iour, ma presence & mes
yeux (Dieux;

Font plus, que déguisez n'auroient fait tous ces

*Je tiens à mon vouloir les ames enchainées,
Mes pas font le bon-heur, mes yeux des destinées:
C'est par toy, petit Dieu, que ie suis triomphant,
Je releue, vainqueur, du pouuoir d'un Enfant;
Prends de nouveaux Autels, Amour, & te
repose,*

*Je te puis faire Dieu, quoy que le Ciel t'oppose,
Fais estat de me plaire, & crois qu'en mon bon-
heur*

*Ce qui se fait pour moy s'adresse à ton honneur;
J'en attends le plaisir, & t'en donne la gloire.*

*Mais ie croy que Gylas a perdu la memoire
A mon commandement de reuenir icy;
Sçait-il bien, le cruel, qu'il me tient en soucy?
Qu'icy ie vy d'esperoir, & meurs d'impatience?
Dans la Ville enuoyé, pour y prendre science
(Secrette neantmoins) de l'estat de la Cour,
Depuis l'heure il deuroit estre icy de retour;
Je conte tous ses pas, ie le suy de pensée,
J'ay toute avecque luy la Ville trauersée,
Le vent, un trait de feu me sembleroit trop
lent,*

Rien ne peut seconder mon desir violent:

*Encore deux moments ; c'est trop. Page, aussi
viste*

*Que ma voix coupe l'air, & Zephire l'excite,
Va treuver ma Princesse, & porte luy mes
vœux (de feux :*

*Là bien moins qu'en mon cœur peints en lettres
Dis luy que ce papier, (quand tu luy verras
prendre,) (cendre ;*

*S'il ne brûle à ses yeux, c'est qu'il n'est plus que
Dépêche, n'es-tu pas encore de retour ?*

PAGE.

*Porté dans un éclair, sur les aisles d'Amour,
En Mercure ie parts, et reviens en Éole.*

ARISTANDRE.

*Son pied certes dément de bien peu sa parole,
Son cœur & son esprit vont plus haut que ses
ans,*

*Le finet manque peu de rencontres plaisans,
Et reüssit des mieux à contenter ma flame,
Il sçait plaire à mon cœur, et lire dans mon ame:
Vrayment iusqu'à ce point ie puis me dire heu-
reux, (reux,*

Qu'il n'est aucun des miens qui ne semble amou-

*S'ils n'ont l'amour au cœur, ils l'auront en la
bouche,*

*Vn valet sans cela me paroist vne souche,
Je croy qu'Amour m'en fait luy-mesme élection,
Ils sçauent ménager sans moy ma passion;
Tous ceux qui sont à moy, (ie ne scay quel Genie
Leur inspire vne humeur à mon humeur unie,)
Ont le cœur assez bon, & ie les choque peu
En valeur, en amour, sans y treuuer de feu:
Et ce Turc, que i'ay pris d'esclau à mon seruice,
Dont la naïfue humeur passe tout artifice,
Ma iuré qu'en François le premier mot qu'il
scent*

*Ce fut le nom d'amour, qu'ignorant il conceut:
Il m'entend, ce sousris encore le confesse;
Approche: Son humeur me plaist, plus ie la
presse.*

TVRC.

*Qui ne vous connoistroit; mais ie vous sens venir;
Je suis propre, Monsieur, à vous entretenir,
Faut d'autre s'entend.*

[Gylas paroist au bout du Theatre.]

Or ie voy dans la plaine,

*Qui m'en osterá bien & l'honneur & la peine ;
Voyez-vous pas Gylas qui tire icy tout droit ?*

ARISTANDRE.

*Vn Dieu plus á propos certes ne me viendrait.
Et bien , qu'apprendrons-nous ?*



GYLAS.

De mauuaises nouvelles.

ARISTANDRE.

Quel Demon de mal-heur les pouroit faire telles ?

GYLAS.

*Celuy qui ne se plaist que dedans nos tourments,
Qui tire tous nos maux de nos contentements,
Le sort.....*

ARISTANDRE.

*Acheue tost , ta harangue me tuë ,
I'en ay le cœur atteint , & l'oreille battüe ;
Le sort , que veut le sort ? prononce son decret ;
S'il ne faut que mourir , me voila , ie suis prest :
Ah Dieu ! ie ne scay quoy me met en frenesie ,
Que ie crains les effects de quelque ialousie !
Parle.*

GYLAS.

*Escoutez parler en vous la passion,
Qui vous dit le sujet de vostre affliction;
Vous devinez vous-mesme, & tout seul, ce
qu'à peine*

Ay-ie appris de plusieurs.

ARISTANDRE.

*Tu me tiens en haleine;
La Princesse, en un mot, sçait-elle mon retour?
Vit-elle? m'ayme-t'elle?*

GYLAS.

*On ne sçait à la Cour
Quelle part la retient; mais ce qui plus m'estõne,
Un des siens sourdement m'a dit qu'on l'emprisonne, (loux;
Et pour l'égard du Prince, on croit qu'il est ia-
Vous pouvez bien penser que ce n'est que de vous.*

ARISTANDRE.

*Tu n'en as que trop dit; ie juge assez du reste:
Astres cent fois maudits! toy Ciel! ie te de-
teste; (quereller?
Vous Demons!..... Mais pourquoy les Astres
Ils ne peuvent répondre, & ie leur veux parler;*

Crier contre le Ciel, c'est frapper une roche ;
L'attaque un ennemy qui se tient hors d'ap-
proche ;

Vas treuver le Tyran, c'est luy, vas l'égorger,
Contre luy seul se doit ton foudre décharger,
D'un coup vas luy cacher dans le sein ton espée,
Ta colere en son sang se verra détrempée :

Ie le veux, ie le puis. Mais il ne le faut pas :

Icy ma passion doit aller par compas,
Cette affaire se veut plus doucement poursuivre ;
Amour perd Roseline, il faut qu'il la deliure ;

Mon esprit fera plus icy que la valeur ;

Cloriande sans doute a causé ce mal-heur :

Sa passion ialouse en rage conuertie

Aura contre sa Sœur dressé cette partie ;

Sa bonne volonté pour moy, fait contre moy,

Infidelle en cela par un excez de foy :

Il faut que mon esprit qui perce ces ombra-
ges,

Comme un Soleil plus fort, démesle ces nuages,

Que qui m'a fait le mal me donne guerison,

Que ie remette enfin l'Ingrate à la raison,

Et que la propre main qui perdit ma Princesse,

*Par un coup plus subtil la guerisse, & se blesse :
Allons donc appeller ma Jalouse au combat,
Et vaincre un ennemy, qui luy-mesme se bat.*



SCENE II.

ROSELINE.

[Dans vn Chasteau qu'elle a pour prison.]

F*Vrieuse d'amour, d'espoir abandonnée,
Qu'ay-ie plus à trainer ma fiere destinée ?
A ma propre raison mon nom mesme odieux,
Et mon ombre à moy-mesme obiet iniurieux,
Ne scaurois-ie treuver, mes pleurs, où ie me noye ?
Horreur de tous les yeux, faut-il que ie me voye ?
Que ne m'a-t'on donné pour prison les Enfers ?
Vn Cachot couvriroit, & ma honte, & mes fers ;
Que me vaut un Palais, où ie ne voy per-
sonne,
Où ie mange ma voix, & l'air qui m'environne,
Où ie n'ay d'entretien qu'avecque mes douleurs,*

Je vy de mes souffirs, & ne boy que mes pleurs ?
La grotte d'un Lyon me seroit moins sauvage,
Un desert, un rocher, un barbare riuage;
En cet infame estat mon seul obiet me nuit,
Je ne fuy rien que moy, rien que moy ne me suit;
Reduite à souffrir seule entre ces murailles
Je fay viuant icy mes propres funerailles,
Mon ame est en mon corps comme dans un
tombeau, (reau.
Ma honte est mon supplice, & mon cœur le bour-
O Mort ! c'est trop languir dans tes trais en-
gagée,
Acheue, en me tuant tu m'auras obligée;
Dedans ta cruauté ie cherche ta pitié,
Et le coup de ma mort est un coup d'amitié:
Et vous Cieux, qui semblez entreprendre ma
perte,
Vous en dedirez-vous ? elle vous est offerte;
Je vous tiens plus cruels si vous m'estes plus doux,
Je crains plus vostre grace encore que vos coups:
Toy, qui n'as rien d'humain que le visage
d'homme,
Barbare ! c'est trop peu, s'il faut que ie te nomme;

Mon Mary ! non , ta rage & ta brutalité
T'ostent ce nom , i jamais tu ne l'as mérité ;
Prince ! il n'en fut i jamais aucun de cette sorte,
Voit-on qu'un Tygre , un Ours d'une Lyonne
sorte ?

Oüy , trop indigne fruit ta race te dément ;
Toy , que mon cœur ne peut appeller seulement ,
Toy doncque , qui me tiens misérable , & captive ,
Qui ne veux que ma perte , & qui veux que ie
vive , (fais pas
Boureau , viens m'égorger , viens , & ne me
Pour un soupçon tout seul souffrir plus d'un
trépas :

Que ne puis-je d'un coup acheuer ma misere ?
Pussé-je me tuer moy-mesme en ma colere ,
Déchirer piece à piece un corps que la douleur
Tient en estat de vie & de proye au mal-heur.

Mais ie me tue à faux , & la Parque cruelle
Pour mourir plus de fois me feroit immortelle ;
Coryleon , la Mort , ma douleur , & les Cieux
Ne sçauent point que c'est d'un acte officieux ,
Dedans leur cruauté s'ils me pensoient bien-faire ,
On les verroit changer mon mal en un contraire ,

*Ils me font de ma vie vn Enfer rigoureux,
Et ie ne puis mourir, pource que ie le veux.*

*O Ciel ! si ie ne puis meriter vn tonnerre,
Au moins que sous mes pas s'ouure, & creue la
Terre,*

*Ie feray, pour mourir, precipice de tout, (à bout :
Qu'on me laisse à mon choix, i'en viendray bien
[Elle cherche par tout de quoy se faire mourir.]*

*Où pourrois-ie treuuer vne mort toute preste ;
Maistoujours vn lyen sensiblement m'arreste ?
Aristandre, c'est toy, c'est ta seule raison
Qui m'a mise & retient viue dans ma prison ;
Sans toy ie n'oserois disposer de moy-mesme,
Pour moy ie hay la vie, & pour toy seul ie l'ayme :
Encore mon amour me promet de te voir ;
Et ie beny mes maux, s'ils me font receuoir
Ce bien qui dans l'Enfer me feroit des delices,
Qui me rendroit heureuse au milieu des supplices :
Ma Sœur, que ie puis dire au vray mon seul
appuy, (d'huy,*

*Doux Soleil qui m'éclaire en ce gouffre aujour-
De qui tout le deffaut n'est que d'auoir vn frere,
Et qui me tient encore en ces lieux bien plus chere,*

*M'a promis que dans peu ce nuage écarté,
Auecque mon honneur i'auray la liberté:
O Ciel ! à son respect sois moy plus fauorable.*

*Ce doux espoir me rend déia moins miserable,
Ic doute, et dans mes maux, si i'ay rien enduré,
Ie ne me souuiens pas presque d'auoir pleuré,
Et ces lieux destinez à mon inquietude,
Me paroissent, plus doux, comme vne solitude:
Ie m'y retire, & croy que c'est plus pour réuer
Qu'on me les a donnez, que pour me captiuer.*





SCENE III.

ARISTANDRE, GYLAS,
TVRC, PAGE,
VACHLES, ET SA TROUPE.

ARISTANDRE.

C'Est à luy maintenant de chercher son courage ;

Nous l'avons mis au tort ; le presser davantage,
On eust pû l'imputer à ma temerité,
Vn affront signalé punit sa vanité,
Et mon espée attend pour acheuer le reste ;
C'est par où mon couroux luy sera plus funeste :
Il ne peut reculer , ie l'ay trop bien lié,
Je tiens déia mon bras dessus luy déplié ;
L'orgueilleux ! l'insolent ! il a l'ame si lâche,
Qu'avant que de l'avoir ma victoire me fâche,
Il ne merite pas une mort de ma main,

*Ma valeur le tuer ? ce sera mon dédain ;
 Je luy feray bien voir demain une autre dance :*

*Mais redy moy , Gylas , icy son impudence,
 De quel air son esprit à ce ieu l'a porté.
 Page , avance à la ruë , en ce coin écarté.*

[Le Page porte vn flambeau.]

GYLAS.

*L'Ambassadeur , ialoux qu'au milieu de la
 bande*

*Vous eussiez dérobé de ses mains Cloriande,
 Se retirant du bal , où libre vous danciez
 Sans égard qu'en cela pourtant vous l'offenciez ;
 C'est vn sauteur , dit-il , dont le cœur est de rose,
 Ces François font tousiours éclat de peu de chose :
 Je l'entends , & luy dis à l'oreille , tout bas ;
 Monsieur , il a le cœur d'un Lyon aux combats,
 Il porte seulement la rose en son visage ;
 Si vous avez assez de cœur & de courage,
 Il vous en fera voir l'espine sur le pré.*

ARISTANDRE.

Mon Dieu ! qu'en cét Appel tu parlas à mon gré !

GYLAS.

(grace,

Le voila tout surpris , sans replique , & sans

Qui digere assez mal sa peur, & mon audace:
Vous sçavez le surplus, & ce qu'après le bal
Vous luy dittes en suite.

ARISTANDRE.

A ton discours égal
Je pris & confirmay ta premiere parole:
C'est bien peu de sauter, vous verrez que ie vole
Quand i'ay l'espée en main, luy dis-ie froide-
ment, (mant;
C'est l'éclat des François le plus noble & char-
Si mes pieds sont legers, i'ay la main forte &
dure:
Lors il entre en ceruelle, & perd toute posture;
Interdit, qui n'auoit de couleur ni de voix
Non plus.....

TVRC.

C'est trop parlé, Monsieur, pour cette fois;
On nous suit: voyez-vous couler, à la lumiere
Que iectent ces flambeaux, vne Troupe derriere?
Les voila plus de douze; ils viennent droit à
nous.

ARISTANDRE.

(tous:

Qu'ils trainent tout l'Enfer, ie les soustiendray

*Il recerche la nuit, le Voleur; ces tenebres
Mettront sa honte au iour, & luy seront fu-
nebres.* (moy:

*Page, esteins ce flambeau; serrez vous près de
Avance; allons tousiours sans trouble, sans effroy.*

[Ils tournent d'un costé derriere le Theatre, &
Vachles & les Siens s'avancent de l'autre.]



VACHLES. [A la Troupe.]

*Il fuit: arrestez là, vous tous; que ie le suive
Seul, l'espée à la main; ô la honte! il s'esquive;
Non ne les quittons point. Amys, allons après,
Ils sont à nous, & morts, ioignons les de plus près.*

SOLDAT.

Que ce Lièvre en fuyant nous échappe ou, resiste?

VACHLES.

Il ne peut, nous l'aurons, suyuons-les à la piste.

[Ils sortent après eux du même costé du Theatre,
& les autres r'entrent par l'autre.]

ARISTANDRE.

Preste moy, Page, icy ton oreille, & ta foy,

Ces

Ces mots soient dans ton cœur grauez comme
une Loy:

(viennne,
Tiens, serre cette bague, & fay, quoy qu'il ad-
Qu'elle n'entre iamais de ta main qu'en la
mienne;

Mourant, elle est à toy, garde la cherement;
Si ie vy, ne la rends qu'à moy tant seulement;
De mon sort, quel il soit, aduertis ma Mais-
tresse:

Retire toy, ie sens l'Ennemy qui me presse.

PAGE. Regardant la bague.]

Ce gage vaut beaucoup; mais par là me raurir
En un si grand danger l'honneur de vous servir,
C'est m'oster un thresor que l'on ne peut me
rendre;

Monsieur!.....

ARISTANDRE.

Vas, sois secret, sans plus outre entreprendre;

[Le Page se retire]

Ie ne ferois un pas maintenant plus auant
Pour une Legion qui m'allast poursuivant;
Amis, ie plains mon sort seulement dans le
vostre.

GYLAS.

Vous servir c'est ma vie.

TYRC.

Et moy ie n'en veux autre.

ARISTANDRE.

*Doncques, puis que tous deux vous estes resolu,
Allons, tournons le front.*

[Vachles & les siens paroissent.]

VACHLES.

*Vous ne nous fuirez plus,
Ie te tiens; & ce coup te dira, s'il te touche,
Qui ie suis, par ma main bien mieux que par ma
bouche.*

ARISTANDRE.

*Toutes deux me font voir que tu n'es en effect
Qu'un traistre que ie tuë.*

[Icy ils se battent.]

VACHLES.

[Mourant.]

Ah! ie meurs.

ARISTANDRE.

*C'en est fait;
Ce coup plus qu'à demy me donne la victoire:
Courage, à ces flambeaux, Gylas; il est à croire,*

Lors qu'à peine en la nuit leurs coups se con-
noistront,

Que de leur propre fer eux-mesmes se battront.

SOLDAT.

[Mourant]

Ah! Dieu!

ARISTANDRE.

Meurs, va tenir compagnie à ton Maistre:
Gylas, vois-tu tomber ces deux? à moy, le trais-
tre,

Il engage mon Turc; ah! le voila percé.

TURC.

Non, Monsieur, ce n'est rien, ie ne suis que
blessé;

Il ne se vantera iamaïs de ma blessure.

[Il le presse, & l'autre s'enfuit.]

GYLAS.

[En tuant vn.]

Encore celui-cy nous payra cette iniure.

ARISTANDRE.

[Le reste s'estant mis en fuite.]

Acheuons : où sont-ils ? la canaille s'enfuit,
Le champ nous reste seul, ie n'entends autre bruit,

*Que celuy qu'en mourant ces ames mal-heu-
reuses*

*Font encore à sortir de leurs prisons affreuses ;
Retirons nous d'un lieu si sanglant et mortel,
Et laissons à Pluton sa nuit, & cét Autel.*





SCENE IV.

CAMILLE.

[Trauestie en homme , & retournant du Bal où elle auoit
veu Aristandre caresser Cloriande.]

Q V'ay-ie veu ? qu'ay-ie appris ? ma flame
curieuse

En m'obligeant me nuit , & m'est iniurieuse ;
Je l'ay veu, ce Pariure, au mépris de sa foy
Caresser & tromper vne autre deuant moy ;
Il est vray que l'ingrat ne m'a point reconnuë,
Je suis en cét habit mieux que dans vne nuë ;
Et l'Amour qui m'osta d'entre les bras des
miens,

Pour chercher vn trompeur chez les Sylesiens, (stre,
Luy qui sçait mon dessein , luy qui me fait paroi-
A peine en cét estat m'auroit-il pû connoistre :

A mon abord icy , i'ay sceu du mesme iour
L'amour de mon Trompeur, son départ, son re-
tour ;

(fame
I'ay sous l'habit d'un homme appris que cét in-

N'a que l'esprit leger, & le cœur d'une femme:
Estrange changement de son sexe & du mien!
Mon courage triomphe en la perte du sien,
Nous nous trompons tous deux d'une contraire
flame,

Ma feinte est en l'habit, & la sienne est en l'ame;
Oüy, meschant, trompe moy; mais épargne deux
Sœurs.

Qu'attend vostre courroux Celestes deffenseurs?
Ne punissez vous plus ces detestables crimes?
Enfers, n'avez-vous plus de gouffres ni d'a-
bysmes?

Armez-vous, pour punir cette infidelité,
Cieux, Enfers, Hommes, Dieux. Quoy? mon
cœur agité

Se relâche, & fait tort à mon courage extrême;
Non non, pour me vanger, ie ne veux que moy-
mesme, (& quel bruit?

Ces mains, ces propres mains. Mais où suis-ie?
Quelle nouvelle horreur se mesle dans la nuit?
Quelques coureurs de Ville icy font leur ravage;
Tirons-nous à l'escart, laissons passer l'orage.

[Elle se couure de la Tapissierie.]



SCENE V.

TROUPE DE CITOYENS,
ARISTANDRE, GYLAS,
CAMILLE.

CITOYEN I.

[Poursuyuant avecque ses Compagnons Aristandre,
qui se deffend, & sort de son logis où
il est assiégué.]

M Ain basse, tuons tout ; ce courage obstiné
Ne peut plus éviter son trespas destiné ;
CITOYEN II.

*Le Prince a commandé, vif, ou mort, qu'on le
prenne.*

ARISTANDRE.

[Sur le pas de la porte.]

*Furieux, insolents, que la discorde entraîne,
Assassins, que la rage arme, anime, & seduit,*

De vostre sang honteux rougira cette nuit :
 Je veux que le Soleil au sortir de sa couche,
 Effrayé du spectacle, & tombe & se recouche,
 Comme en une autre Mer noyé dans vostre
 sang :

De peur déjà la Lune en a perdu son rang ;
 Voyez-vous que troublez tous les Astres se ca-
 chent, (tachent ?

Que mes iustes fureurs iusques aux Cieux s'at-

G Y L A S.

Monsieur, retirez-vous.

A R I S T A N D R E.

Va tenir là dedans :

A moy, traistres, à moy.

G Y L A S.

Montrons doncque les dents
 Ace Peuple, qui n'a de cœur qu'en sa manie ;
 Vous laisser au milieu d'une troupe infinie ?
 M'enfermer au logis, & vous voir au combat ?
 Non, ie sçay mieux mourir.

C A M I L L E.

[Les ayant reconus, & parlant à part' soy tandis qu'ils
 se battent.]

Ce genereux débat

*Me demande pour tiers, il est temps que ie sorte,
Je sens que mal-gré moy mon courage m'emporte;
Voila ceux que ie cherche, allons les secourir.*

*Mais arreste, où vas-tu? non, laisse le mourir
Cet infidel Amant qui n'a l'esprit qu'au change;
Sans y mettre la main, vois comme l'on te vange.*

*Que dy-ie? on ne le peut, sans me desobliger:
O Dieux! le puis-ie voir dās leurs fers s'engager?
Vous, trop cruelles mains, à mes vœux complai-
santes,*

*Ne me vangez pas tant, & soyez moins pesantes;
De sa legereté faites le repentir,
Mais ne le blessez point, ie n'y puis consentir:
Frappez un peu plus doux, à chaque coup ie
tremble;*

*Cruels! c'est déjà trop, vous offencez ensemble
Et les loix de l'honneur, & mes propres desirs.*

*Qu'attends-ie, mal-heureuse? où mets-ie
mes plaisirs? (treprendre,
En la mort d'un Tompeur: Cessez de l'en-
On ne le peut tuer, sans toucher Aristrandre;*

[Elle se iette l'espée à la main entre Aristandre &
le Peuple.]

*Aristandre en peril ? ô Cieux ! & ie le voy ?
 Assassins , arrestez , vous en auez à moy ;
 Vn Dieu par moy s'oppose à vostre violence ;
 Voicy qui te fera deuoir à ma vaillance,
 Ingrat , ce que tu dois à mon affection.*

CITOYEN I.

*Ce Cavalier nous met en nouvelle action ;
 Si faut-il le presser , & d'une force entiere
 Donner ioug, ou la mort à cette Troupe altiere.*

ARISTANDRE.

[Comme Camille à soustenu leur premier assault.]

*Qui vit en vn Mortel iamais tant de valeur ?
 Que ie chery ma perte , & beny mon mal-heur ,
 Puis que le Ciel m'enuoye vn Ange à ma deffense.
 Seroi-ce point Amour ? ouïy, cette masle enfance,
 Sa force, & sa beauté nous le monstrent assez.*

CAMILLE. [Repoussée par vn second effort.]

*Ah ! traistres, respectez celle que vous forcez,
 Ma valeur cede au nombre. Et toy, tu vas ap-
 prendre, [Elle les arreste tous saisis d'estonnement.]
 Trompeur, ingrat, perfide, & pariure Aristandre,
 Que ce n'est pas Amour qui te sauue aujourdhuy,
 Mais que ie voudrois estre aveugle comme luy,*

*Pour n'avoir à témoins d'une faute si noire
Ces yeux, que tu n'omois les Dieux de ta mémoire.*

[Elle dit cecy en ostant sa casaque, & son chapeau, & faisant tomber sa cotte, qui la fait reconnoistre pour fille à ce peuple, qui la respecte estonné de sa valeur & de cét accident.]

ARISTANDRE.

*Quel charme est celuy-cy qui me ravit les sens ?
O Dieux ! voila sa voix, i'en connoy les accents ;
Cette façon superbe, & toutesfois gentille,
Ce front, & ces attrais plus forts que d'une fille,
Nous font connoistre icy d'un iugement commun
Et la gloire & l'honneur de deux sexes en un :
Il est vray, c'est Camille ; ou, pour croire à ma
flame, (Dame :
C'est plustost Mars armé sous le front d'une
Sus, tous, les armes bas ; cette divinité.....*

CAMILLE.

*Qui sçait tout, punira ton infidelité.
Et bien, la connois-tu, cette Amante offencée ?*

Qui fut..... ARISTANDRE.

Et qui sera tousiours en ma pensée.

CAMILLE. (cœur ?

Tes yeux sont-ils trompeurs aussi bien que ton

ARISTANDRE.

*Tout me trompe, ravi dans cet obîet vainqueur,
Et mes yeux me font voir ce que mon cœur adore.*

CAMILLE.

*Oüy, peut-estre en pensée ; & tu crois estre encore
Auprès d'une Rivale, à goûter les douceurs
Qu'un perfide ressent d'estre aymé des deux
Sœurs.*

ARISTANDRE.

(donne.

Que diray-ie ? coupable ; ah ! le cœur m'aban-

CITOYEN.

Quel éclat de Grandeur dessus son front rayonne !

AUTRE CITOYEN.

*D'un mot elle a gagné plus que tout nostre effort
N'eust fait sur un mutin qui deffioit la mort ;
Voyons à quelle fin yra cette victoire.*

ARISTANDRE.

[A genoux.]

*Pardonnez à mon sort, ou bien à vostre gloire,
Qu'un si lâche soupçon offence également ;
Voulez-vous pas oüy mes raisons ?*

CAMILLE.

Nullement ;

Quelle raison pourroit excuser un pariure ?

ARISTANDRE.

Nulle, que la pitié des peines que i'endure.

CAMILLE. [Parlant bas.]

*Ah ! que ce mot me blesse ! Il n'a pas oublié
L'Art d'entrer en un cœur à ses charmes lié.*

ARISTANDRE.

*Quoy ? serez-vous iniuste autant comme cruelle ?
Ecoulez.....*

CAMILLE.

Vn trompeur.....

ARISTANDRE.

*Vn Amant plein de zele,
Qui se plaint d'un mépris qu'il n'a pas mérité.*

CAMILLE.

*Obstiné, qui combat mesme la verité. (supplice ;
Mais ie reserve ailleurs ma plainte, & ton
C'est assez qu'à ce coup ton visage palisse,
Et qu'un remords t'ayt peint la hôte sur le front ;
Je sçauray bien ailleurs me vanger de l'affront ;
Quand ie t'auray tiré de tant de mains armées,
Que mon heureux abord suspend comme char-
mées ;*

Ca, que ie vous accorde, Amis, que voulez-vous ?

CITOYEN I.

La teste de celuy qui pend à vos genoux.

CAMILLE.

Resolvez-vous d'avoir au paravant la mienne.

CITOYEN II.

(vienn

*Ou bien, s'il l'ayme mieux, que sans deffence il
Répondre de son crime, & s'en iustifier.*

ARISTANDRE.

Qu'après l'assassinat ie puisse m'y fier?

*Traistres, esprits de sang, osez-vous le pretendre?
Recommençons plustost.*

CAMILLE.

Arrestez, Aristandre.

CITOYEN I.

*Quoy? ce Lyon rugit, & nous le souffrirons?
Compagnons qu'on l'acheue.*

CAMILLE.

Attendez, nous irons.

ARISTANDRE.

(Prince.

Non, Madame, iamaïs, que sur la foy du

CAMILLE.

*Pleust aux Cieux coniurez, que seule ie soutinssse,
En ce mal-heur commun le peril & l'assaut:*

*Furieux, vous allez plus outre qu'il ne faut ;
J'abandonne ma vie, & me donnez la sienne ;
Je vous responds de tout, qu'en sa place on me
tienne ;*

*Qui iamais refusa des fers aux prisonniers ?
Jeveux mourir pour luy: voila mes vœux derniers.
Mais faisons mieux, Amys, quittons la vio-
lence ;*

*Toute cette action remise à la balance,
Allons treuver le Prince, & receuons sa Loy,
Puis que ce Cavalier n'implore que sa foy ;
La moitié de la Troupe aux environs logée
Tiendra iusqu'au retour la Maison assiegée.*

CITOYEN I.

*Certes, à mon aduis, on ne peut dire mieux ;
Attenter plus auant, c'est offencer les Dieux:
Allons, puis qu'il vous plaist, nous vous suiurons,
Madame. [Ils l'emmeinent.]*

ARISTANDRE.

[Parlant à ses Gardes qu'il le remettent au logis.]

Vous n'avez que le corps, ces autres ont mon ame.

*Fin de la premiere Journée de la
Generouse Allemande.*